

La Laurentie

Bulletin de La Société d'histoire
et de généalogie des Hautes-Laurentides

Numéro 8

Été-Automne 2010

8\$

Du Rapide-de-l'Orignal à Mont-Laurier 1885-2010

Spécial 44 pages !



La Laurentie est publiée 4 fois par année par
La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-
Laurentides
385, rue du Pont, C.P. 153, Mont-Laurier (Québec)
J9L 3G9
Téléphone : 819-623-1900 Télécopieur : 819-623-7079
Courriel : soc.hist.mt-laurier@genealogie.org
Site internet : www.genealogie.org/club/shrml/

Heures d'ouverture :

Du lundi au vendredi, de 9 h à 12 h et de 13 h à 17 h.

Rédacteur en chef :

Gilles Deschatelets

Équipe de rédaction :

Suzanne Guénette, Louis-Michel Noël,
Geneviève Piché, David Saint-Germain

Impression :

Imprimerie L'Artographe

Conseil d'administration 2009-2010 :

Gilles Deschatelets (président), Shirley Duffy (vice-prési-
dente), Lise Clément (trésorière par interim), Gisèle L.
Lapointe (secrétaire); administrateurs : Raymond Hamel
Marguerite L. Lauzon, Daniel Martin, Danielle Ouimet.

Nos responsables :

Généalogie : Louis-Michel Noël, Denise T. Besson
Responsable administrative et webmestre :
Suzanne Guénette
Archiviste : David Saint-Germain
Personne ressource : Denise Florant Dufresne.

Cotisation annuelle :

La cotisation annuelle des membres (25\$) comprend
l'abonnement à *La Laurentie*.

Abonnement : 20 \$ pour les 4 numéros annuels ou
25 \$ pour abonnement de soutien et membership.

Les articles peuvent être reproduits avec mention
de la source, sauf lorsque apparaît le signe ©.
Les opinions émises dans les articles publiés n'engagent
que leurs auteurs et non la Société.

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1919-6830

Sommaire

Propos à l'air libre 3

Des nouvelles de votre Société 4

Dossier : 125^e de Mont-Laurier

Les municipalités de Mont-Laurier 7

L'agriculture 9

L'industrie forestière 11

Des industries 15

Les artisans de l'économie, 1885-1910 16

Le système éducationnel 20

L'organisation religieuse 24

Sports, loisirs et culture 28

L'évolution du village 31

La famille Sabourin 33



Mont-Laurier, vue de la colline de la croix.

La chronique de l'archiviste 36

Les 35 ans de la Société 37

Mots croisés et photo mystère 41

Encourageons nos commanditaires 42

Propos à l'air libre

Gilles Deschatelets

Mais qu'est-ce qu'ils sont venus faire ici?

Au fur et à mesure que se retirait le glacier qui recouvrait le nord du continent américain il y a quelque 10 000 ans surgissaient les prairies, les boisés, les forêts. Chaque période de cette évolution voyait apparaître sa flore, sa faune et, bientôt, des êtres humains. C'est ainsi qu'il y a 5 000 ou 6 000 ans les premiers humains fréquentèrent la rivière du Lièvre. Les nations Atikamekw et Anishinabe l'utilisaient pour joindre leur lieu de rassemblement l'été sur les rives de la Grande Rivière, la rivière des Outaouais, où ils échangeaient leurs fourrures et leurs ustensiles et canots en écorces de bouleau contre du maïs, du tabac, des pierres. On y échangeait aussi les fiancés pour éviter les unions consanguines.

Le lieu dit du Rapide de l'Orignal était une halte car il fallait s'arrêter et porter pour contourner les rapides. Année après année, on utilisait le même sentier. Dès les années 1820, les bûcherons y érigèrent un abri pour y passer la nuit lors de leur déplacement entre la Ferme Rouge et la Ferme Neuve. Peut-être qu'un jour les historiens nous diront pourquoi les entreprises forestières ont établi leurs relais dans ces deux sites plutôt qu'au Rapide de l'Orignal. Pour le moment, à première vue, nous devons nous contenter d'une courte explication due au relief : la plaine entourant la Ferme rouge – près des deux ponts couverts - et celle de la Ferme neuve, se prêtaient mieux à l'agriculture que le plateau argileux du rapide. Et il fallait nourrir bûcherons et bétail.

Les premiers colons à s'établir ici regardaient, émerveillés, ces forêts de pins blancs majestueux. Ils admiraient la force sauvage de ce rapide qui gronde et qui fait trembler la terre. Quand ils voyaient la brume du matin se lever au-dessus de ce mur d'eau et de rochers, ils savaient qu'ils avaient eu raison de venir ici bâtir un nouveau pays plutôt que de s'exiler vers les manufactures de la Nouvelle-Angleterre comme plusieurs de leurs frères et de leurs sœurs avaient fait. Ils étaient fiers «d'ouvrir» le Nord. Ils sauraient dompter la force de ce pouvoir d'eau et entrer, grâce à lui, dans ce siècle nouveau que les plus visionnaires d'entre eux voyaient déjà comme le siècle de tous les progrès. L'apprenti-sorcier lauriermontois inventerait la lumière et le chauffage électriques.

C'est pour célébrer ces héros obscurs que nous vous présentons ce numéro spécial sur les 125 ans de Mont-Laurier. Nous avons voulu qu'il ressemble à un album souvenir. Beaucoup de photos et quelques textes qui présentent un survol de l'histoire de la capitale du nord.

Vous y trouverez aussi nos chroniques habituelles.

Bonne lecture.



Des nouvelles de votre Société

par Suzanne Guénette

La Société commémore les 125 ans de Mont-Laurier



Décembre 2009 : Calendrier du 125^e

La Société d'histoire a publié un calendrier soulignant les 125 ans de la ville de Mont-Laurier. Plus de 200 éphémérides et 60 photos font revivre les moments importants de l'histoire de cette municipalité. La vente fut un succès puisque une deuxième impression fut nécessaire afin de répondre à la demande. Quelques exemplaires sont encore disponibles dans nos locaux.

24 juin 2010 : Vernissage de l'exposition «Du Rapide-de-l'original à Mont-Laurier 1885-2010»

C'est costumés en personnages historiques tels que (de g. à droite) Blanche Alix, fille du pionnier Solime Alix (Cécile Orreindy), Mgr Joseph-Eugène Limoges (Gilles Deschatelets), Mlle Marguerite Godard âgée (Suzanne Guénette), le Dr Joseph-Antonio Matte, mari de Blanche (David Saint-Germain), Marguerite Godard jeune (Catherine Gagné-Supper); derrière : le Chevalier du Saint-Sépulcre (Louis-Michel Noël) et Madame Lachaine, âgée de 108 ans (Marthe-Andrée Lachaine), que les membres de l'équipe de la Société ont accueilli les visiteurs. Mgr Vital Massé s'est joint au groupe, heureux d'avoir pu serrer la main de son célèbre prédécesseur.



Madame Mélanie Saint-Cyr, du Cercle des conteurs des Hautes-Laurentides, a présenté une version très originale et évocatrice d'images fantastiques de la légende du Rapide-de-l'Original, imaginée par notre président, Gilles Deschatelets, pour les *Chroniques du 125^e* publiées dans L'Écho de la Lièvre.

C'est à travers sept thèmes que l'exposition illustre l'histoire de la ville de Mont-Laurier : industries forestières, agriculture et colonisation, organisation religieuse, familles pionnières 1885-1901, éducation, sports, loisirs et culture, et évolution du village.

Plus de 1100 visiteurs ont effectué un véritable voyage dans le temps.



15 juillet 2010 : Dévoilement d'une maquette représentant Mont-Laurier vers 1920

En 1920, Mont-Laurier était alors au cœur d'un développement remarquable grâce, entre autres, à l'avènement du service ferroviaire en 1909, sa désignation comme district judiciaire en 1911, sa nomination comme ville épiscopale en 1913 – ce qui entraîna la construction d'une magnifique cathédrale en 1919 – puis comme siège d'un haut savoir avec la construction d'un premier séminaire en 1915. Mont-Laurier devenait alors la véritable capitale des Hautes-Laurentides.

Sur une maquette de 8 pieds sur 8 pieds, une soixantaine des principaux bâtiments existants en 1920 ont été représentés avec une très grande dextérité par M. Roger Bourgoïn, maquettiste professionnel. On peut y admirer en plus de la gare, du Palais de Justice, de la Cathédrale et du Séminaire, les premiers magasins généraux de Jean-Baptiste Forget, Émile Lauzon et Wilfrid Touchette, l'Académie du Sacré-Cœur, la Banque d'Hochelaga et bien d'autres. La conception de cette maquette a été rendue possible grâce à l'aide financière de la Caisse Desjardins de Mont-Laurier et de la Ville de Mont-Laurier.



Chroniques du 125^e

Une initiative du journal L'Écho de la Lièvre a permis à notre président, M. Gilles Deschatelets, de signer une chronique hebdomadaire sur l'histoire de Mont-Laurier.



Capsules historiques des familles pionnières

La Société d'histoire en collaboration avec la radio CFLO-FM a présenté une série de capsules hebdomadaires portant sur une famille pionnière de Mont-Laurier établie entre 1885 et 1901. Animée avec brio par Louis-Michel Noël, ces capsules ont suscité un grand intérêt comme en font foi les nombreuses réponses à nos demandes de renseignements supplémentaires sur certaines familles.

Participation au Bal en Noir et Blanc du 125^e de la ville de Mont-Laurier

La Société a tenu lors de cet événement un kiosque de photos anciennes où elle invitait les participants à répondre à un petit questionnaire destiné à tester leurs connaissances sur certains bâtiments de Mont-Laurier. Notre président, M. Gilles Deschatelets, s'est adressé à la foule en rappelant les noms des familles pionnières venues « construire un nouveau pays » au Rapide-de-L'Original.

Circuit pédestre « Marchons notre histoire »



Catherine Gagné-Supper

Catherine Gagné-Supper incarnait cet été Mademoiselle Marguerite Godard qui arpente chaque année les rues de Mont-Laurier pour y animer une visite guidée des principaux attraits historiques de la ville : bâtiments publics et maisons privées. De nombreux amateurs d'histoire ont répondu à l'invitation de Mademoiselle Godard.

Circuit « Sur la Route des Pionniers »

Depuis 1995, la Société propose un circuit guidé de 216 km, de Mont-Laurier à Nominique, et retour par le Chemin Chapleau, première route empruntée par les pionniers venus s'établir dans la Haute-Lièvre. Ce circuit a fait découvrir aux participants la petite et la grande histoire des premiers bâtisseurs de notre région.



Le groupe de participants devant le Club Columbus, anciennement le Relais Maillé



Exposition « De l'original à la pitoune »

Le Centre d'exposition de Mont-Laurier, en collaboration avec la Société, a présenté une exposition sur la drave régionale. Plusieurs dizaines de photos et 12 œuvres artistiques ont tracé un portrait de ces braves draveurs qui ont sillonné la rivière du Lièvre.

Dossier:

Les municipalités de Mont-Laurier

Mont-Laurier est la résultante d'une série de fusions et de défusions municipales étalées sur plus de cent ans. Petite histoire des municipalités de Mont-Laurier.

La première municipalité du territoire avoisinant le Rapide de l'Original est celle des Cantons unis de Robertson et de Pope érigée le 7 octobre 1897. Regroupés autour de Solime Alix, les résidents du canton de Robertson avaient fait une première demande l'année précédente : demande rejetée car la loi exige 300 signatures pour que naisse une municipalité. Il leur faut donc se trouver des alliés. Soit les gens du canton voisin de Pope, soit ceux de Campbell, sur l'autre rive, ceux-là même qui viennent de leur «voler» leur église. Il n'en est pas question, bien sûr. Ce sera Robertson et Pope. La municipalité englobe la montagne du Diable – le mont Laurier – et le village qui prend naissance autour de la ferme Neuve. Le premier maire, M. Alix, est entouré des conseillers Charles Bock, Joseph Dumouchel, Joseph Forget, Joseph Jolicoeur, Augustin Marcotte et Léonard Lafontaine de la ferme Neuve.

Un territoire qui se municipalise reçoit une certaine somme d'argent pour ses travaux d'infrastructures : routes, ponts, aqueduc. Les gens de Campbell, voyant arriver cet argent dans Robertson et Pope, demandent et obtiennent la municipalité du canton de Campbell en janvier 1900. Le premier maire, Jean-Baptiste Forget, marchand général dans le haut du village, tient conseil chez lui avec Messieurs Adrien Trudeau, Léon Plouffe, Odilon Guindon, Pierre Lortie, Minisippe Charbonneau et Joseph Thibault. Au cours des années, le seul canton de Campbell donnera naissance à cinq municipalités : Mont-Laurier, Campbell est, Campbell ouest, Lac-des-Écorces et Val-Barrette.

C'est le 18 août 1909 que les citoyens du village de la municipalité de Campbell apprennent que le Lieutenant-gouverneur les autorise à fonder une nouvelle corporation municipale sous le nom de

Mont-Laurier. Ce patronyme veut honorer le premier ministre du Canada de l'époque, Wilfrid Laurier. Les premiers conseillers élus sont Jean-Baptiste Forget, Ovila Boisvert, Henri Coursol, Noé L'Allier, Melchior Forget, Wilfrid Touchette et Anthime DuBreuil, qu'ils élisent maire. Le village de Mont-Laurier est une toute petite municipalité qui va, grosso modo, de la Lièvre à l'actuel parc industriel en suivant le boulevard du même nom, puis traverse jusqu'à la gare à la hauteur de la Plaza Paquette.

Il se passe la même chose sur l'autre rive où les défricheurs autour de la ferme Neuve obtiennent leur municipalité, Ferme-Neuve, en 1911. En partant, ils emportent la partie nord du canton de Pope, du lac des Pionniers jusqu'à la ferme Neuve et la montagne du Diable.

Pendant ce temps, à Mont-Laurier, le conseil vote, en 1910, un emprunt pour doter le village d'un système d'aqueduc. C'est au tour des gens du Rapide de voir passer ce bel argent. Il ravive la rivalité entre les gens des deux rives, rivalité qui date du premier jour, le 15 juillet 1885. En 1913, Solime Alix rassemble ses amis des rues du Portage, Limoges et des terres voisines et les convainc de créer la nouvelle municipalité de Rapide-de-l'Original. Elle connaîtra une existence éphémère en raison de problèmes liés, entre autres, au système d'aqueduc : accidents et poursuites judiciaires. Faisant preuve de maturité politique, les deux maires rivaux, Alix et Éphrem Sabourin, négocient la fusion avec Mont-Laurier qui se fera en 1915.

Mont-Laurier acquiert le statut de ville en 1951. La municipalité des Cantons unis de Robertson et Pope prendra un temps le nom de Bourassa dans les années 1960, puis celui de Laurier Bourassa, officialisé le 1^{er} janvier 1965,

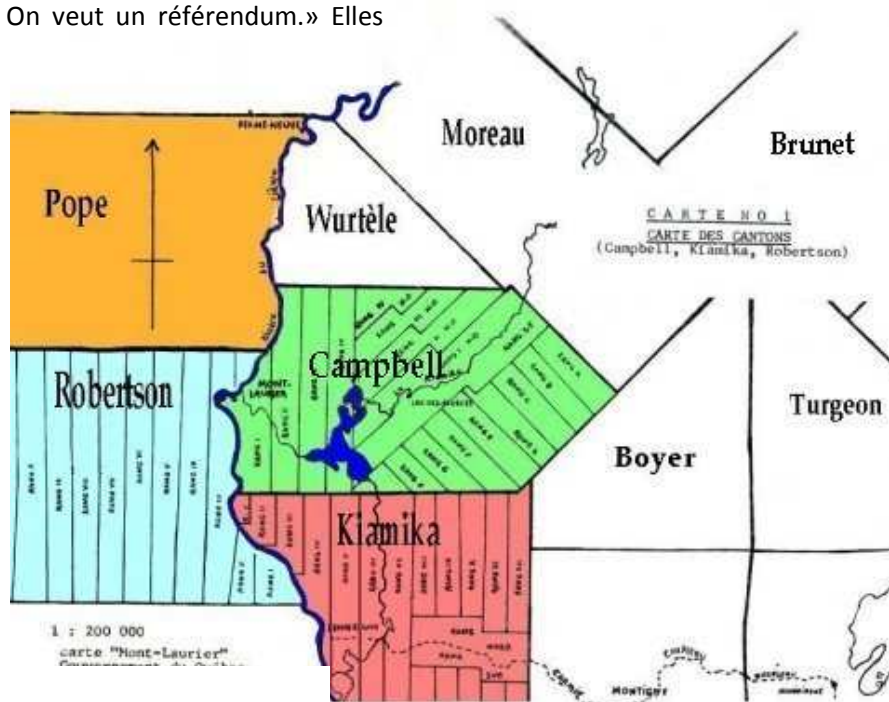
avant de redevenir Robertson et Pope, puis la municipalité de Des Ruisseaux en 1974. Sur l'autre rive, Campbell-est devient Brunet en mars 1953.

Le *baby boom* que connaît le Québec tout au long des années 1950-1960 fait grimper la population du petit Mont-Laurier qui étouffe à l'intérieur de ses limites. Les gens se construisent de plus en plus à l'extérieur du territoire de la municipalité, sur les hauteurs derrière la Plaza, le long des routes rurales, là où les taxes sont basses, mais tout en profitant gratuitement des services de la ville-centre: palais des sports, piscine, service d'incendie. De plus, à compter des années 1960, l'aqueduc du lac Thibault ne fournit plus, l'été, à la demande d'eau. Les gens de Brunet, qui profitent du système d'aqueduc de Mont-Laurier sans en payer les taxes municipales, sont les premiers rationnés même si le tuyau d'amenée passe sur une partie de leur municipalité. Alors, les femmes vont prendre les choses en main. Elles se présentent aux séances du conseil municipal de Brunet, bébés dans les bras : « Il nous faut de l'eau pour laver les enfants. Il faut annexer Brunet à Mont-Laurier, quitte à payer les taxes. On veut un référendum. » Elles

l'auront et le gagneront. En 1971, la partie ouest du canton de Campbell-Brunet, du lac des Écorces jusqu'à la Lièvre, devient partie de Mont-Laurier.

L'histoire se répète sur la rive ouest de la Lièvre où on envahit la municipalité de Des ruisseaux, ex-municipalité de Robertson et Pope, derrière le Centre Hospitalier et le Cegep. Les taxes sont basses et on y profite de services dont les coûts sont assumés par les citoyens de Mont-Laurier.

Finalement, au début des années 2000, les fonctionnaires du Ministère des Affaires municipales du Québec proposent le regroupement de six municipalités pour former un grand Mont-Laurier régional : Des Ruisseaux, Lac-des-Îles, Mont-Laurier, Beaux-Rivages, Lac-des-Écorces, Val-Barrette. Finalement, le projet sera divisé en deux municipalités : Beaux-Rivages, Lac-des-Écorces et Val-Barrette, d'un côté, puis Des Ruisseaux, Mont-Laurier et Lac-des-Îles de l'autre. Les citoyens de cette municipalité choisiront, par référendum, de se détacher en juin 2004.



Sources :
 Coursol, Luc, Histoire de Mont-Laurier, tome 1, L'Artographe, 1985, 366 p.
 Simard, Fernand, Mont-Laurier, cent ans d'histoire, monographies, 1985, 3 vol.

Source : Ouellette, Vincent, La formation d'un village de colonisation, mémoire de maîtrise présentée à l'Université de Montréal, 1982, p.46.

L'agriculture à Mont-Laurier

par David Saint-Germain

L'occupation permanente des Hautes-Laurentides, et donc de Mont-Laurier, ne commence qu'à la fin du 19^e siècle sous le mouvement initié par le curé Labelle. L'énergique curé prêchait l'ouverture à la colonisation des territoires du nord pour sauver la race canadienne-française. Il s'agissait, selon la croyance de l'époque, d'un véritable paradis agricole qui allait assurer la prospérité du peuple canadien-français. C'est sous ce mouvement que les premiers colons arrivent au Rapide-de-l'Original à l'automne 1885.

Dès leur arrivée, les colons Fortier, Bail et Alix ont bien du pain sur la planche. L'occupation du territoire passe d'abord par l'agriculture puisqu'elle permet l'autonomie alimentaire. D'autant que les voies de transport n'étant pas développées, il est difficile d'importer la nourriture requise. Il faut donc défricher un espace où cultiver. C'est un travail monumental car toute la région immédiate est recouverte d'arbres. Ainsi commence la lente opération du défrichage. Il faut couper les arbres, les ébrancher, déblayer les embarras et tout couper en bille. Le bois de meilleure qualité est conservé pour la construction alors que le reste est brûlé dans les feux d'abbatis. Les souches seront progressivement enlevées au cours des années. De plus, il faut aussi construire la maison, la grange, l'étable. S'installer demande un travail incessant étalé sur plusieurs années.

L'agriculture des premiers colons est avant tout une agriculture de subsistance. Éventuellement, elle devait s'industrialiser et exporter ses produits vers les grands centres urbains. Ce plan si simple ne se déroula pas exactement comme prévu pour les habitants de Mont-Laurier. D'abord, le territoire n'est pas très propice à l'agriculture et ne répond pas aux attentes des colons car il est très vallonné. La saison de croissance commence plus tard et se termine plus tôt comparée aux autres régions agricoles du Québec. Face à ces conditions et à l'insatisfaction qui en ressort, plusieurs colons abandonnent. Pensons à Adolphe Bail et Alfred Fortier qui ont quitté la colonie en 1895 et en 1898 respectivement. Puis, il y a également la

piètre qualité des voies de communication. Avant l'arrivée du chemin de fer en 1909, il n'existe que le chemin Chapleau (1882) et le chemin Gouin (1901) pour se rendre à Mont-Laurier. La mauvaise qualité de ces routes empêche le développement de l'agriculture car il devient désastreux de transporter des denrées périssables.

Les premiers agriculteurs ont dû se tourner vers les compagnies forestières pour assurer leur survie. Le commentaire de Joseph Guérin, de Kiamika, explique bien le contexte : « Nous avons qu'eux[les marchands de bois] à qui on pouvait vendre. Aujourd'hui, nous avons les chars, nous vendons aux commerçants de Montréal et d'ailleurs... »¹. Ainsi donc, étant donné l'impossibilité de développer l'industrie agricole, les colons se sont tournés vers l'industrie forestière pour s'assurer d'un revenu d'appoint.

En 1909, le chemin de fer arrive enfin à Mont-Laurier et il devient alors possible d'exporter facilement les produits agricoles vers les centres urbains. La venue du train va donner un second souffle à l'agriculture en lui permettant de se tourner vers l'industrie laitière. On voit alors plusieurs initiatives agricoles marquer le paysage de Mont-Laurier comme la ferme expérimentale d'Évariste Forget, des expositions agricoles et des associations de cultivateurs (UCC, JAC et Cercles des fermières). Penchons-nous sur une initiative qui a particuliè-

¹ Mémoires de Kiamika: Joseph Guérin, colon, 1937, p.87

rement marqué le visage de Mont-Laurier : la Coopérative agricole de la Vallée de la Lièvre.

Lors de la crise économique de 1929-1939, les agriculteurs sont durement touchés. Ainsi un petit groupe de 25 cultivateurs, sous la gouverne de l'agronome Louis-J. Pelletier, décident de fonder la Coopérative agricole en 1931 afin de se sortir de la misère. Entre 1932 à 1936, il y a un recrutement intensif auprès des fermiers de la région et le nombre de membres augmente à 164 plus 24 membres affiliés. Afin de créer un débouché commercial pour ses membres la Coopérative envisage la création d'une beurrerie. Après une première tentative d'achat infructueuse, elle décide de bâtir sa propre beurrerie qui ouvre officiellement ses portes le 24 novembre 1936 sur la rue Hébert. Elle produit alors une grande quantité de beurre de haute qualité. En effet, sous la supervision du beurrier Conrad Grenier, 96% de la production était du beurre No.1. La qualité de la production eut un effet important sur le chiffre d'affaires de la Coopérative. En 1932, il est de 4,916.20\$, en 1939, de 189,931.77\$ et en 1945, de 624,107.24\$. Un succès incroyable dans un court laps de temps. Ce succès continue durant les Trente glorieuses (de 1945 à 1975) mais le contexte des années 1980 est très défavorable et provoque un déclin marqué pour la Coopérative qui doit alors progressivement fermer plusieurs de ses installations. Malgré les difficultés, la Coopérative agricole est encore bien présente à Mont-Laurier.



Les installations de la Coopérative agricole de la Vallée de la Lièvre sur la rue Hébert.

Une autre initiative importante fut l'École d'Agriculture. Pour plus de détails sur cette école, voir l'article consacré à l'éducation dans le présent numéro.

Avec l'arrivée du chemin de fer, Mont-Laurier devient le chef-lieu de la toute la région. Les habitants délaissent alors l'agriculture de subsistance pour se tourner vers les industries qui s'y développent. L'agriculture quitte donc le centre urbain pour se développer en périphérie mais continue de marquer le développement de la ville. La fromagerie Saputo qui ouvre ses portes en septembre 1982 démontre la présence continue de l'industrie laitière.

Encore à ce jour, l'agriculture joue un rôle important dans la vie quotidienne des gens de Mont-Laurier et des environs. Bien que le grand rêve agricole du curé Labelle n'ait pas entièrement résisté aux épreuves du temps, l'agriculture demeure bien concrète dans le paysage de Mont-Laurier car elle a su s'adapter aux réalités du terrain et innover. Le développement récent de l'agrotourisme marque-t-il une nouvelle ère pour l'agriculture locale et régionale?



Des installations d'une cabane à sucre vers 1982. Bien que l'industrie bovine et laitière demeure très présente, on assiste progressivement à une diversification du milieu agricole. L'acériculture se développe comme une véritable industrie dans la région et réussit à offrir un excellent produit sur les marchés extérieurs : le sirop d'érable ! Il ne faut pas chercher bien loin pour trouver une érablière !

Sources : Massé, Aristide, « Comment une coopérative peut débiter modestement et devenir prospère » dans Terre de chez nous : 28 février 1940. Fonds Aristide Massé, P41.

MAPAQ, Profil des Laurentides. www.mapaq.gouv.qc.ca/Fr/régions/laurentides/profil/profil.htm

Simard, Fernand, Les débuts de la Coopérative agricole de Mont-Laurier, Publi-Budget, 23 janvier 1989

L'industrie forestière en Haute-Lièvre

Par Gilles Deschatelets

C'est un vieux draveur de 86 ans qui parle : «En autorisant le flottage du bois sur la Lièvre nous avons fourni aux industries un moyen de transport gratuit vers leurs usines de l'Outaouais. En conséquence, elles n'ont pas investi ici dans des usines de transformation, elles se sont contentées de nous vider de notre ressource. Il y avait tant de bois qui flottait sur la rivière que nous ne voyions même plus l'eau.»

On peut diviser l'histoire de l'exploitation forestière sur la rivière du Lièvre en trois grandes périodes : la période du bois équarri, celle du bois de sciage et celle de la «pitoune».

Le bois équarri ou carré

L'industrie forestière du Canada est née grâce aux difficultés d'approvisionnement que connaît la Grande-Bretagne lors du blocus européen décrété en 1807 par Napoléon. Les chantiers navals britanniques manquent du bois nécessaire à la construction et à la réparation des navires de la flotte et, comme sa puissance est intimement liée à sa domination des mers, la Grande-Bretagne se tourne vers le Canada et met en place des mesures protectionnistes qui vont encourager la croissance de l'industrie forestière canadienne. La levée du blocus, en 1812, ne ralentira pas le commerce du bois car ces mesures seront maintenues jusqu'au début des années 1840. La ressource s'épuisant dans l'Outaouais, car on ne coupe que les plus gros arbres, l'exploitation forestière monte vers la région des Hautes-Laurentides et de ses majestueux pins blancs.

Baxter Bowman dirige la première équipe de bûcherons sur la rivière du Lièvre à l'automne 1824. Deux ans plus tard, le marchand général et maître de poste Lévi Bigelow, lui aussi de Buckingham, initie une entreprise semblable. Ils se tailleront de véritables empires forestiers et la coupe se fait alternativement sur une rive et sur l'autre chaque année pendant le quart de siècle qui suit. Les chantiers et les fermes en forêt de l'un servent à l'autre l'année suivante. Quand la Grande-Bretagne met fin progressivement à ses tarifs protecteurs, les grands pins canadiens ne peuvent plus concurrencer ceux d'Europe du Nord. Il s'ensuit une crise très dure dont les effets vont en s'amplifiant de 1843 à 1850. Bowman et Bigelow cèdent alors le pas à un nouveau groupe,

MacLaren et Ross, chacun exploitant son côté de la rivière.

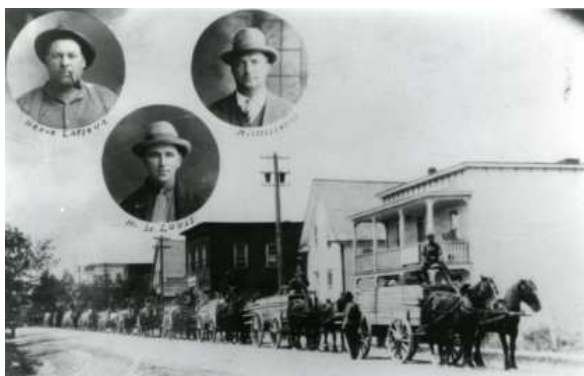
Le commerce du bois équarri reprendra par la suite et connaîtra son apogée sur la Haute-Lièvre au début des années 1860. Mais l'exploitation forestière n'entraîne pas de véritables retombées économiques ni le développement du territoire. L'abattage et le flottage du bois sont les seules activités des travailleurs forestiers, originaires d'autres lieux et qui y retournent une fois l'ouvrage accompli, emportant leurs gains avec eux. La région des Hautes-Laurentides est un immense réservoir d'une matière première, le pin blanc, qu'on exploite systématiquement. Le commerce du bois équarri ira en déclinant jusqu'à la fin du 19^e siècle.

Le bois de sciage

La fermeture partielle du marché britannique au bois canadien a été heureusement comblée par la hausse de la demande américaine. L'urbanisation croissante aux États-Unis crée l'ouverture d'un nouveau marché qui s'accommode de plusieurs essences de bois d'œuvre (bouleau, érable, épinette) dont on utilise au maximum les pièces coupées alors que l'exploitation du bois équarri laissait pourrir sur place les grands pins blancs jugés imparfaits après avoir été abattus.

L'industrie du bois de sciage des années 1850 à 1880 en reste au niveau primaire de l'abattage et du flottage du bois mou qu'on traite à l'extérieur de la région. Aussi aucun établissement humain permanent n'en est-il sorti. Il faudra attendre la fin du XIX^e siècle avant que la compagnie MacLaren ouvre des scieries et d'autres installations sur la Haute-Lièvre. L'avènement du chemin de fer en 1909 va permettre désormais

d'exporter le bois franc qui flotte difficilement. Son exploitation devient rentable si le bois est scié sur place et exporté. Les moulins à scie vont se multiplier et transformer l'économie régionale. Chaque village aura son moulin. Dans la seule région de Mont-Laurier on en dénombrera plus d'une centaine dans un rayon de 40 milles. La période 1890-1920 verra l'industrie forestière devenir le secteur clé de l'économie des Hautes-Laurentides en créant des emplois qui contribuent au défrichement de nouveaux espaces et à la formation de villages.



L'arrivée du train permet l'exportation du bois vers les marchés extérieurs. Les rues du village vont voir défiler de longs convois de bois vers la gare. Avant la construction du pont Perreault (près de l'emplacement du pont Pierre-Neveu aujourd'hui), les convois devaient monter l'imposante côte de la rue du Pont et traverser tout le village par la rue de la Madone.

L'ère de la pitoune

L'industrie du bois de sciage commence à battre de l'aile à l'approche de la Première Guerre mondiale. L'industrie du bois de pulpe s'implante graduellement et accélère son expansion dans la première décennie du XX^e siècle. Elle menace sérieusement l'hégémonie de l'industrie du bois de sciage. D'autant que nos forêts résistent mal à l'assaut de leurs plus beaux arbres. Les pins géants ont été dégarnis par la hache des bûcherons et par les incendies que la présence humaine rend plus fréquents. Les sapins ont envahi les pinèdes et les arbres sont généralement plus petits. Mais ce qui est considéré comme une forêt pauvre pour le sciage

va faire la richesse de l'industrie du papier. Commence alors l'ère de la pitoune. Elle offre le double avantage de flotter et d'être réduite en copeaux transportables par le train ou par camion. La crise économique de 1929 touche durement l'industrie forestière alors que le bois d'épinette qui se vendait 42\$ le mille pieds chute à 12\$. La reprise économique et l'arrivée de la route «nationale» (la 117) à Mont-Laurier, en 1940, provoque un nouvel essor de la foresterie et de l'exportation de ses produits vers les marchés extérieurs.



Le flottage de la pitoune

Le monopole de la MacLaren

Les concessionnaires forestiers de la Haute-Lièvre se heurtent dès le milieu du XIX^e siècle au contrôle des glissoirs des High Falls (Grandes Chutes), au sud de Val-des-Bois, par deux grandes entreprises, celle de James MacLaren et de ses cinq fils, et celle des frères Ross. Les deux sociétés sont complémentaires depuis longtemps et se partagent les rives de la Lièvre. Surtout, elles sont copropriétaires du glissoir qui permet de contourner les chutes qui bloquent la rivière. Elles en tirent avantage et en refusent l'usage aux entreprises rivales dont les territoires de coupe sont situés en amont de la Lièvre. Toutes se heurtent au «bouchon» des High Falls.

Devant leurs nombreuses plaintes, le gouvernement du Québec commande une étude dont le rapport est déposé le 27 août 1889 par J.-B. Charleson. Il recommande une échelle tarifaire pour les futurs utilisateurs du glissoir. La réponse des MacLaren et des Ross est cinglante : l'État ne doit pas s'ingérer dans les affaires privées. Une autre étude est commandée, en 1900, suite aux plaintes de deux concessionnaires importants du haut de la Lièvre, Albert McConnell et Henry Kelly Egan. Le rapport de l'ingénieur Louis-A. Vallée, déposé le 10 juillet 1900, suggère lui aussi un péage réglementaire aux utilisateurs. La réponse des deux propriétaires est la même : l'État n'a ni le droit ni le pouvoir d'imposer un tarif réglementaire et ne peut les obliger à entretenir et ouvrir le glissoir au public. Elles s'en prennent aux plaignants les accusant d'exporter de l'épinière à l'état brut aux États-Unis, ce qui prive la province de revenus et réduit les chances de créer sur la Lièvre une industrie viable des pâtes et papiers. Ce qu'elles-mêmes ne feront jamais, la MacLaren érigeant plutôt son usine de pâte à Buckingham en 1901.

Tout en se posant en défenseur des colons, le gérant de la MacLaren, John Edward Vallillee, suggère que le concessionnaire forestier demeure propriétaire du bois qui se trouve sur le lot concédé au colon, pour une période de trente mois après l'émission du billet de location, afin qu'il soit en mesure de faire couper le bois ayant une valeur marchande. Il prétend que cette mesure serait à l'avantage du colon parce que ce

dernier serait payé pour les travaux de coupe. Un péage officiel et obligatoire ne sera effectif qu'à compter du 24 avril 1903.

Ces retards découragent les concessionnaires forestiers qui préfèrent alors vendre. La MacLaren s'empresse d'acheter leurs concessions et acquiert, en 1901, les installations de la compagnie Ross. En mai 1905, l'emprise des MacLaren est consolidée par l'adoption de la loi 5 qui confère à la Lievre River Valley Power, Traction, and Manufacturing Company, contrôlée par Albert MacLaren, toute une série de privilèges exclusifs : celui de construire une ligne de chemin de fer entre Hull et Kiamika, de pouvoir entrer en tout temps sur la partie de la rivière du Lièvre qui se trouve au-dessus des fourches et sur tous les autres lacs, cours d'eau et nappes d'eau tributaires; de pouvoir y construire des digues et des barrages, y harnacher les pouvoirs hydrauliques, contrôler les niveaux d'eau, etc. Bref, la MacLaren établit un véritable monopole économique le long de la Lièvre.

Comme l'écrit l'historien Pierre Louis Lapointe : «Après l'adoption de cette loi, la vallée est cadennassée!»

En 1912, par le biais de la Lievre River Telephone, la MacLaren devient la seule compagnie à exploiter l'ensemble du réseau téléphonique de la Lièvre, de Buckingham à Ferme-Neuve.

C'est un schéma d'exploitation vieux de deux siècles que vient bousculer la Loi sur les forêts de 1986.



Chantier de la MacLaren, camp no. 3.
Collection Gertrude Constantineau.



Les bureaux de la MacLaren, rue de la Madone. À droite, le bureau de téléphone

Sources :

Coursol, Luc, Histoire de Mont-Laurier, Tome 1, l'Artographe, 1985, 366p.

Lapointe, Pierre Louis, La vallée assiégée, Vents d'ouest, Gatineau, 2006, 278p.

Quelques propriétaires de moulins à scie de Mont-Laurier

Par Suzanne Guénette

Solime Alix et Adolphe Bail :

En 1887, les deux associés construisent un moulin à scie sur le ruisseau Alix. Il est actionné par l'eau du ruisseau et le sciage se fait avec une scie debout. Il brûlera quelques mois plus tard.

Joseph Limoges :

En 1895, Joseph Limoges arrive de Saint-Hyppolyte et fait ériger une digue en bois au milieu du rapide afin d'alimenter en eau un moulin qu'il projette de faire construire sur la rive est de la Lièvre. Il en confie la construction et le fonctionnement à Joseph Brière. Brière quitte après deux ans et Limoges cède son entreprise à Louis Brière, frère de Joseph. Ce dernier meurt peu de temps après et le moulin devient la propriété de Dosithée Legault qui y ajoute un moulin à farine. Lorsque celui-ci est démoli, la meule est récupérée par le curé Pierre Neveu qui l'installe près du pont Reid où une plaque rappelle les noms des pionniers du Rapide-de-l'Original.

Samuel Ouellette :

La Chartrand Cie, créée par Wilfrid Chartrand, Amédée Chartrand, Jean-Baptiste Forget, Napoléon Bélanger, Adrien Trudeau et Joseph Forget, opère en 1903 un moulin à scie actionné à la vapeur à l'embouchure du ruisseau Villemaire. En 1905, Forget et Trudeau demeurent les seuls propriétaires et, après le décès de Trudeau, en 1908, Forget vend son entreprise à Samuel Ouellette. Celui-ci l'agrandit et en fait l'entreprise de sciage la plus active dans le nord. Le moulin à scie vient alors à fonctionner 24 heures par jour et emploie jusqu'à 100 hommes et 100 paires de chevaux.

Autres scieries :

La Scierie Laframboise à la sortie du Rapide-de-l'Original vers Ferme-Neuve à laquelle est associée le Dr Oscar Godard; celle de Joseph Blais près du rapide de la Tortue; la Eagle Lumber établie par Séraphin Bock, en 1909, à l'entrée du village sur la route, rive est, menant à Ferme-Neuve, et qui sera rasée par un incendie en octobre 1966; finalement, mentionnons le moulin à scie portatif de Godfroy Lamarche, sur la rue du Portage, établi vers 1909.



Vue d'ensemble de la scierie Eagle Lumber, propriété de Séraphin Bock. À droite, la résidence du gérant.



Moulin à scie et cour à bois de Samuel Ouellette en 1910. Entrepreneur actif, il construira l'évêché, l'Académie du Sacré-Cœur, le premier séminaire, la cathédrale. Il achètera une manufacture de portes et chassis et sera actionnaire de la Fonderie Mont-Laurier et de la Laurentian Power & Water. Il est, à cette époque, le plus gros employeur de la région.



Moulin à scie portatif de Godfroy Lamarche, photographié sur la rue du Portage, à l'occasion du sciage de billots de pins de Wilfrid Touchette. Les planches ont servi à la construction de sa maison et du bureau de poste situés sur la rue de la Madone. De g. à dr. Wilfrid Touchette, Eugène Lamarche, Léo Lamarche, Godfroy Lamarche (au centre, avec un outil en bois à la main), Noël Lamarche et Georges-Émile Lamarche.

Des industries à Mont-Laurier

Par Suzanne Guénette

La Tannerie coopérative du Nord



Elle fut mise en place par Zotique Renault dans le quartier du bas du village, près du site du parc Pierre-Neveu. Elle employait 6 personnes et les propriétaires étaient Romuald Brisebois, Samuel Ouellette, Euclide et Josaphat Lefebvre. Elle fermera ses portes vers les années 1920 et sera détruite par un feu le 14 février 1930.

La Fonderie Mont-Laurier

Créée par Samuel Ouellette vers 1913, elle était située au pied du mont Laurier, sur la rue du Pont. Elle usinait des pièces pour réparer les moulins à scie et les machines agricoles. Elle fut vendue à Elphège Régimbald et Aldéric Tassé qui y ajoutèrent la fabrication de chaudrons de cuisine et de jouets pour enfants. Elle devint la propriété d'un monsieur Trottier par la suite.



Des employés de la Fonderie

La briqueterie



La Briqueterie du Rapide de l'Original a été créée en 1905 par trois hommes d'affaires, le curé Joseph Alphonse Génier, le Dr Oscar Godard et l'entrepreneur Adolphe-François Savaria. Elle occupait une partie de la rue Limoges entre les rues Parent, du Parc et Reid. On y fabriquait au début des briques pour les cheminées puis pour le

revêtement extérieur de maisons et bâtiments aussi divers que des écoles de rang, le premier évêché, l'Académie du Sacré-Cœur, le premier séminaire, le magasin de la MacLaren et plusieurs autres.



Des employés de la Briqueterie

La Centrale Hydroélectrique

La construction de la centrale, dirigée par Jean-Baptiste Reid en 1911-1912, était un exploit pour l'époque. M. Reid ne pouvant assumer seuls les coûts de construction et d'exploitation, il fonda avec des actionnaires une société qui portera le nom de The Laurentian Water & Power Co. Au début des années 1920, une machine pour fabriquer des manches à balai est installée derrière la moulange près des fenêtres donnant sur le bassin. En 1926, on remplace le premier barrage par un pont-digue que l'on agrandit en 1935. En 1981, la centrale est vendue à Hydro-Québec pour la somme de 200,000\$, puis revendue à une de ses filiales, Hydromega, pour plus de 2,000,000\$.



Au Rapide-de-L'Orignal, les artisans de l'économie, 1885-1910

par Suzanne Guénette

Que ce soit par l'ouverture de magasins généraux où les colons s'approvisionnent en diverses victuailles ou en objets de première nécessité, des premiers hôtels, ou des services alimentaires, les premiers colons sont au cœur de l'économie naissante de la nouvelle colonie.

Des marchands généraux

Solime Alix et Adolphe Bail

En 1885, dans le chantier qu'ils construisent et habitent pendant 4 ans, les pionniers associés Solime Alix et Adolphe Bail sont les premiers à vendre aux trappeurs et aux forestiers de la poudre à fusil, des plombs, des pièges, de la farine et diverses marchandises.

Jean-Baptiste Forget

En 1893, Jean-Baptiste Forget arrive de Saint-Sauveur et achète des frères Alfred et Louis-Norbert Fortier un terrain situé à l'angle des rues du Pont et de la Madone afin d'y construire un magasin général qu'il tiendra avec sa sœur, Éxilia, dite la Soie. En 1900, il devient le premier maire de la nouvelle municipalité du canton de Campbell et les assemblées du conseil municipal se tiennent au 2^e étage de son commerce. Lorsqu'en 1929, le magasin est acheté par le gouvernement et que la municipalité construit le premier hôtel de ville, on y cesse alors toute activité. Le magasin est déménagé à l'angle des rues de la Madone et Chapleau, en face de l'évêché, pour loger des bureaux gouvernementaux.



Wilfrid Touchette

Wilfrid Touchette arrive au Rapide-de-l'Orignal vers 1895 à l'âge de 23 ans. Il achète une partie des lots des frères Fortier pour établir le deuxième magasin général, sur la rue principale, dans le haut-du-village. En 1900, il y ajoute le premier bureau de poste qui dessert cette partie du village. Aujourd'hui, la Librairie Jaclo y tient ses activités.



Éphrem Sabourin



Frère de Gustave Sabourin, hôtelier, Éphrem, marchand tailleur, opère dès 1897 un magasin général dans le quartier du rapide (angle sud-ouest des rues du Pont et du Portage) sur le coin opposé de l'Hôtel Central de son frère. Vers 1912, il utilise à l'occasion une petite salle pour la projection des premières séances de cinéma muet.

Melchior Forget



Magasin situé sur la rue de la Madone, en arrière de l'actuel Hôtel de ville. C'est le 6 février 1904 que Joseph-Hilaire Chasles vend l'emplacement à la femme d'Adrien Villeneuve, Marie Bourgeois, qui le revend le 5 septembre 1906 à Melchior Forget, terrain et maison avec maintien des baux existants. La maison et l'épicerie ont été démolies en 1990 pour faire place à la Résidence Villa des Arcs-en-Ciel.

Émile Lauzon



Le 8 septembre 1908, Émile Lauzon s'établit au Rapide-de-l'Original et loue de la veuve de Pierre Auger, Éphise Gauthier, un local dans une sorte de petit centre commercial où se trouvent déjà une fromagerie, un forgeron, un sellier et, plus tard, un ferblantier. Entre 1912 et 1917, il achète un à un ces commerces et agrandit son magasin général qui devient vite l'un des plus importants commerces du centre-ville. Aujourd'hui, l'Édifice Émile-Lauzon abrite les bureaux de la MRC d'Antoine-Labelle. Les boiseries, l'escalier de la résidence et le chic salon ont été conservés.

Benjamin Laurin

Benjamin Laurin arrive au Rapide-de-l'Original en 1908 à l'âge de 21 ans, comme charetier, avec sa paire de chevaux et sa « wagin » pour tous biens. Il entreprend de faire le transport de marchandises entre Nominigoue et Mont-Laurier, via le chemin Chapleau, seule route praticable. Il ouvre ensuite deux petits magasins, le premier près de la gare et l'autre au Rapide avec comme associé Napoléon Thomas. Leur association sera de courte durée et il devient seul propriétaire. Le magasin du Rapide est situé d'abord dans l'Hôtel Sabourin et, comme l'espace manque, il déménage dans un bâtiment au coin des rues du Pont et du Portage. En 1923, il obtient l'agence Ford avec comme associé Joseph Lafontaine. Ce bâtiment sera démolé dans les années 1960.



Zotique Renault

M. Renault achète un terrain, en 1909, au coin des rues de la Madone et de la Gare (auj. Olivier-Guimond) et y installe un magasin qu'il vendra en 1929 à Arthur Ouellette, auquel succèdera Aimé Prévost. Pour acquérir ce commerce, Arthur Ouellette avait vendu à M. Renault un moulin à scie sur la rivière Kiamika, sur le site où se trouve aujourd'hui la pisciculture de Val-Barrette.



Léonard Moncion



En 1909 Léonard Moncion et son beau-frère, Jérôme Palma Lahaie, propriétaire d'un terrain situé à l'angle des rues du Pont et Carillon, y ouvrent un magasin général que M. Moncion opérera pendant de nombreuses années avec ses fils. On y retrouvera en 1994 le stationnement de l'épicerie IGA et aujourd'hui le Club Vidéotron.

Alfred Gauthier

Magasin situé sur la rue de la Madone, entre le salon funéraire d'Achille Ouellette et le Théâtre Laurier. Il fut d'abord installé sur la rue de la Madone au coin de du Pont. On y vendait entre autres des chaussures et des chapeaux.



Damase Tourangeau puis Charlemagne Grenier



Situé sur la rue de la Madone, près du Foyer Sainte-Anne, l'emplacement fut d'abord vendu le 30 décembre 1904 par Rodrigue Gauthier à Ovila Boisvert, puis celui-ci le vendit à Wilfrid Tourangeau qui y ouvrit un magasin général. Charlemagne Grenier en sera ensuite le propriétaire. On y retrouve aujourd'hui le stationnement du Centre d'accueil Sainte-Anne.

Des hôteliers

Louis-Norbert Fortier

Louis-Norbert Fortier inaugure, le 15 octobre 1895, le premier hôtel, *L'hôtel du Rapide-de-l'Orignal*, sur la rue de la Madone à l'angle de la rue du Pont. Il n'offre au début que quelques chambres mais il sera plus tard agrandi. Le 8 janvier 1901, Fortier le vend à Napoléon Bélanger, charretier de Sainte-Agathe, qui obtint la première licence d'hôtel émise par la municipalité du canton de Campbell.



Gustave Sabourin

En 1900, Gustave Sabourin construit l'Hôtel Central au coin des rues du Pont et du Portage. Après un séjour à Ferme-Neuve où il construit un hôtel qui sera la proie des flammes, il revient à Mont-Laurier et achète le terrain de Zotique Raymond laissé vacant à la suite de l'incendie de son hôtel. Il y entreprend en 1920 la construction du Château Laurier .

Joseph Forget



Joseph Forget dit Despaties achète en 1903 un terrain sur la rue de la Madone, de Toussaint Maisonneuve, pour y construire l'*Hôtel du Nord* qui possède alors quatre chambres et une licence d'hôtel. Il vend son commerce, en 1905, à Wilfrid Maisonneuve qui, deux ans plus tard, le revend à Rodrigue Gauthier, mais celui-ci se désiste. Enfin, il est vendu à Arsène Laurin. Par la suite, l'*Hôtel du Nord* est vendu au Séminaire Saint-Joseph et transformé en dortoirs et salles de classes.

Hôtels Juteau-Thouin et Zéphir Dorion

Avec l'arrivée du chemin de fer, deux hôtels voient le jour près de la gare. L'*Hôtel Juteau*, fondé par Aristide Juteau, est acheté ensuite par Téléphore et Albert Thouin le 26 septembre 1911 et sera détruit par un incendie en 1917. Zéphir Dorion construit quant à lui *Le Nouvel Hôtel* afin de profiter de la manne des visiteurs qui arrivent par le train.

Autres commerces

Beurrerie Euclide Phaneuf

Euclide Phaneuf ouvre une beurrerie en 1901 à deux pas du pont, dans le quartier du rapide. À l'époque, la réfrigération n'existe pas, on doit alors transporter la crème en voiture pendant la nuit. Pour conserver le beurre et la crème, on construit des glaciers, soit un bâtiment sans couverture dans lequel on met en couches successives un rang de bran de scie, un rang de bloc de glace, un rang de bran de scie, etc. Un peu avant 1950, la beurrerie devient une buanderie.



Boulangeries d'Honorius Gauvreault et Placide Bertrand



Boulangerie Bertrand

M. Gauvreault achète une propriété en 1904 pour y installer la première boulangerie. On y retrouvera tour à tour le restaurant de James Marano, de 1927 à 1943, la boutique du cordonnier Félix Florant, la mercerie Léveillée, le bar Tropicana puis Création Masculine.

D'abord propriété d'Aldéric Coursol, la boulangerie de Placide Bertrand, construite en 1910, sera vendue à Pierre Deschambault, qui la revend le 29 février 1914 à Placide Bertrand. La boulangerie demeure en activité jusqu'en 1950 sur la rue de la Madone.

Le système éducationnel à Mont-Laurier

Par Suzanne Guénette

Les premières écoles primaires existent sous deux formes : écoles publiques et couvents.

Dans les écoles publiques enseignent des institutrices laïques. Ces écoles sont situées autant dans les villages que dans les rangs. Peu payées et sans reconnaissance véritable, les institutrices assurent la formation de base jusqu'à la septième année du primaire pour garçons et filles.

Les couvents, eux, sont tenus par différentes communautés religieuses.

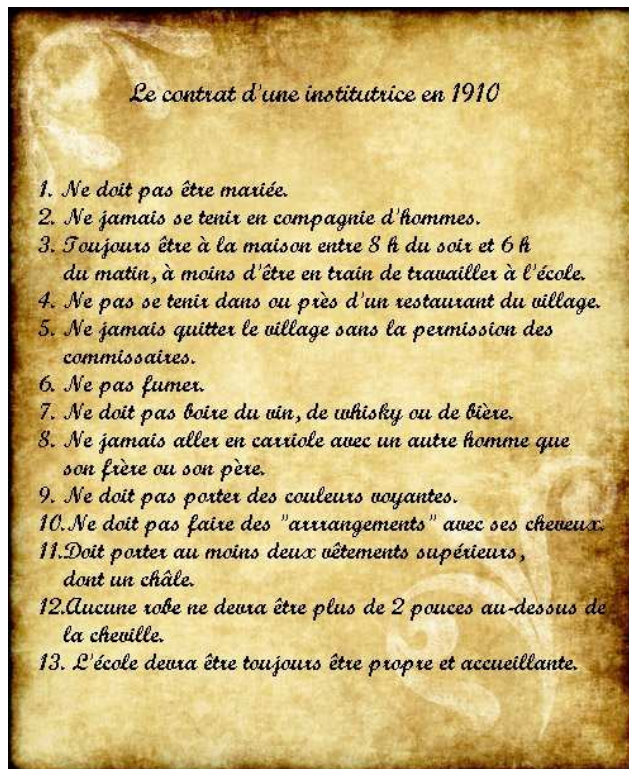
Au Rapide-de-l'Original, les tout premiers cours se donnent en 1894 dans la première chapelle érigée sur le terrain de Solime Alix et Adolphe Bail. En 1898, Solime Alix vend un terrain à la corporation scolaire pour y bâtir une première école. Une école plus vaste sera construite à l'arrière, l'école du Rapide, et sera utilisée jusqu'en 1952.

L'Académie du Sacré-Coeur

En 1914, ouvre l'Académie commerciale du Sacré-Cœur, confiée aux Sœurs de la Providence. C'est une école mixte qui offre la première à la septième année, jusqu'à ce que l'école Saint-Eugène soit construite en 1951.



Académie du Sacré-Cœur, rue de la Madone



Le contrat d'une institutrice en 1910

1. Ne doit pas être mariée.
2. Ne jamais se tenir en compagnie d'hommes.
3. Toujours être à la maison entre 8 h du soir et 6 h du matin, à moins d'être en train de travailler à l'école.
4. Ne pas se tenir dans ou près d'un restaurant du village.
5. Ne jamais quitter le village sans la permission des commissaires.
6. Ne pas fumer.
7. Ne doit pas boire du vin, de whisky ou de bière.
8. Ne jamais aller en carriole avec un autre homme que son frère ou son père.
9. Ne doit pas porter des couleurs voyantes.
10. Ne doit pas faire des "arrangements" avec ses cheveux.
11. Doit porter au moins deux vêtements supérieurs, dont un châle.
12. Aucune robe ne devra être plus de 2 pouces au-dessous de la cheville.
13. L'école devra être toujours être propre et accueillante.



Classe de l'Académie du Sacré-Cœur,
dans les années 1930

- 1^{ère} rangée : Arthur Dufresne, ?, Benoît Reid, Charles Lafontaine, ?, ?. 2^e rangée : Fernand Prévost, Roger Boisclair, ?, Léonidas Bourdon, Lucien Raymond, Aldée Bourgeois. 3^e rangée : Aldège Daviault, Gaston Dumoulin, Rodolphe Robert, ?, ?. 4^e rangée : Hervé Courtemanche, François Dufresne, ?, André Deschambault, Roger Gauthier, ?.

Les études supérieures pour les garçons

L'école supérieure pour les garçons débute en 1881 avec une requête d'incorporation pour un collège classique à Nominuingue. Il ouvre ses portes en 1910 et dispense les cours classique et commercial. Avec la création du diocèse de Mont-Laurier, en 1913, le collège de Nominuingue passe sous la juridiction de Mgr Brunet qui devient le président de la Corporation de l'institution. Un incendie détruit le pavillon des classes et, au lieu de le reconstruire, Mgr Brunet décide de relancer l'institution sur une base nouvelle, près de son évêché. Le premier séminaire de Mont-Laurier est érigé en 1915 sur la rue de la Madone. Un troisième étage est ajouté en 1920 afin de répondre à l'affluence des élèves mais le Séminaire devient rapidement trop petit. Mgr Limoges décide donc d'en faire construire un plus grand sur la colline Alix en 1931.



Le premier séminaire Saint-Joseph sur la rue de la Madone, en 1915



Le Séminaire Saint-Joseph sur la colline Alix, en 1931

Fondée en 1933, l'École d'Agriculture veut former les jeunes agriculteurs tout en leur donnant un enseignement chrétien. Initialement, les cours sont donnés au Séminaire et dans la Ferme Saint-Joseph acquise à cette fin.

En 1954, l'École déménage dans des nouveaux locaux au sommet de la rue Parent. Elle est composée de trois sections : la Huche (le réfectoire et la chapelle), la Bûche (les ateliers) et la Ruche (le dortoir et les salles de cours). Si les cours d'agriculture sont donnés par des laïcs, des membres du clergé assurent la direction de l'établissement. Les jeunes agriculteurs étudient des matières variées comme l'horticulture, la zootechnie, la tannerie, les sols, etc. Il s'agit d'un programme à la fois théorique et pratique. Les notions théoriques sont vues en classes alors qu'une multitude de cours pratiques permettent d'appliquer ce qui a été appris. On y donne aussi des cours de français, de mathématiques et de religion. Les nouvelles installations de 1954 amènent une innovation : des cours pour jeunes filles où, l'été, elles apprennent à devenir des ménagères et des mères de famille. On y enseigne le tricot, le tissage, la couture, les arts culinaires, etc.



Jeunes filles, élèves de l'École d'Agriculture

En 1942, des cours de menuiserie, de dessin, de lecture de plans et de mathématiques sont dispensés dans des locaux du sous-sol du Séminaire. L'année suivante, l'école est désignée comme le Centre d'initiation artisanale du séminaire. En 1947, avec la construction d'une nouvelle bâtisse de deux étages et de nouveaux cours d'électricité et de mécanique automobile, l'école devient une véritable école des Métiers.

En 1951, le cours commercial dispensé par le Séminaire déménage à l'école Saint-Eugène, nouvellement construite.

Les études supérieures pour les filles

En 1927, l'École Normale du Christ-Roi ouvre ses portes. Une formation de deux ans est dispensée par huit religieuses et un enseignant laïque qui préparent les aspirantes institutrices selon le programme du Comité catholique du conseil de l'Instruction publique. Les jeunes filles y acquièrent une solide formation académique avec des cours de pédagogie, de religion, de français, d'anglais, de mathématiques, d'histoire, de géographie, de sciences naturelles, de philosophie, de latin, d'économie domestique, d'instruction civique, de dessin et de musique mais aussi une culture générale ayant pour but de favoriser l'épanouissement et la formation professionnelle.



L'équipe des bâtisseurs de l'École Normale



Salle de classe de l'École Normale



Élèves de l'École Normale, juin 1931

1^{ère} rangée, de g. à droite: Fernande Séguin, Marie-Marthe L'Allier, Marguerite Joncas, Cécile Reid, Thérèse Cayer, Madeleine Rocheleau, Jeanne Gariépy. 2^e rangée : Simone Cloutier, Madeleine Bertrand, Claire Blais, Henriette Fournier, Laure Gauthier, Juliette Jolicoeur, Gertrude Meilleur. 3^e rangée : Jacqueline Desmarais, Armande Robidoux, Jeanne Charette, Françoise Caron, Gilberte Major, Hélène Major, Jeanne Pilon.



Normaliennes dans la cour de l'École Normale



École Normale du Christ-Roi

La Polyvalente Saint-Joseph

En juin 1965, la Corporation épiscopale de Mont-Laurier procède à la vente du Séminaire Saint-Joseph à la Commission scolaire régionale Henri-Bourassa qui y ouvrira la Polyvalente Saint-Joseph.

Afin d'aménager la nouvelle école qui accueillera plus de 1200 élèves dans un édifice pouvant en accueillir guère plus de 300, les chambres des prêtres de l'ancien séminaire sont transformées en classes, la résidence des Sœurs de la Sainte-Famille devient des salles de cours pour l'art ménager et la couture, la grande chapelle devient une salle d'entraînement physique. En plus des cours de niveau secondaire, un cours préparatoire aux études supérieures est dispensé. L'école offre aussi un cours classique et un cours commercial.

Le centre collégial de Mont-Laurier

Après l'échec de l'implantation d'un campus du Centre collégial de Hull dans le nord de l'Outaouais, la Commission scolaire Pierre-Neveu se tourne vers le Cégep de Saint-Jérôme. Grâce aux pressions exercées par un groupe de parents exaspérés par la lenteur des procédures et par les frais considérables résultant de l'obligation de se rendre à l'extérieur de la région pour avoir accès à l'éducation collégiale, la démarche s'avère fructueuse. En septembre 1983, deux ans après cette requête, le pavillon du Cégep de Saint-Jérôme à Mont-Laurier ouvre ses portes. Le Centre aménage un nouveau pavillon sur l'ancien site de l'école Bellevue. Aujourd'hui, la population lauriermontoise et régionale bénéficie de cours collégiaux généraux ainsi que de certains programmes de formation technique répondant aux besoins de la région en main d'œuvre.

Centre de formation professionnelle

Au printemps 1979, le secteur de l'enseignement professionnel inaugure un grand atelier mécanique pour la machinerie lourde à deux pas du boisé à l'ouest de la Polyvalente. Réalisée au coût de 250 000 \$, la nouvelle annexe offre une meilleure installation à cette option qui prend

beaucoup d'essor en raison de l'importance de l'industrie forestière régionale. En 2010, on peut y suivre des formations en commerce, en environnement et aménagement du territoire, esthétique, santé et transport.

Services universitaires

En 1976, de sa résidence. M. Raymond Dinelle du Centre des services sociaux de l'Outaouais démarre des activités de certificat en travail social avec l'Université du Québec en Outaouais. Des étudiants de Mont-Laurier et de Maniwaki cheminent dans ce programme et, conjointement, des étudiants en sciences infirmières poursuivent leur formation. En 1982, M. Dinelle décède et on procède à l'embauche de Mme Louise Provencher, agente d'accueil pour l'Université du Québec. En 2002, l'Université déménage au Centre collégial de Mont-Laurier au 700, rue Parent. Depuis 2005, l'Université du Québec en Outaouais ne dispense que quelques cours sur demande. L'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue a pris le relais pour dispenser l'enseignement universitaire à Mont-Laurier.

Les commissions scolaires

Avant 1914, les deux parties du village (côté est et côté ouest de la rivière) font partie respectivement de la Municipalité scolaire du Canton Campbell et de la Municipalité scolaire des Cantons unis de Robertson et Pope. En 1914, la Commission scolaire de Mont-Laurier voit le jour. Elle engage son premier instituteur : Hervé Michaud à 700 \$ par an. En 1964, la Commission scolaire régionale Henri-Bourassa est créée par le regroupement de 53 commissions scolaires des comtés de Labelle et Gatineau pour l'enseignement secondaire. En 1972, la Commission scolaire Pierre-Neveu est mise sur pied pour l'enseignement primaire et regroupe 14 commissions scolaires. En 1980, la Commission scolaire régionale Henri-Bourassa disparaît lorsque la gestion de l'enseignement secondaire est intégrée au primaire à la Commission scolaire Pierre-Neveu.

Organisation religieuse

Par Suzanne Guénette

Accompagnant nos pionniers sur les sentiers de la colonisation et présidant à l'organisation matérielle du nouveau village, les évêques, curés et membres des communautés religieuses sont parmi les principaux responsables du développement et des grandes réalisations du village du Rapide-de-l'Orignal puis de la municipalité et finalement de la ville de Mont-Laurier.

Les premiers services religieux

Avant l'arrivée d'un curé résident, l'abbé Eugène Trinquier, curé de Notre-Dame-du-Laus, effectue sa tournée, en traîneau l'hiver, en canot du printemps à l'automne, de tous les chantiers forestiers entre sa paroisse et jusqu'à soixante milles plus au nord, sur la Lièvre. Le passage du curé-colonisateur est l'occasion de dire la messe dans la petite colonie du Rapide-de-l'Orignal.

Un premier curé résident : Charles Proulx

Le premier curé résident qui dessert les services religieux dans la nouvelle mission Notre-Dame-de-Fourvière est l'abbé Charles Proulx. Sa première tâche est de faire construire une première chapelle. Solime Alix et Adolphe Bail offrent un terrain de leurs lots pour sa construction. L'inauguration a lieu le 8 décembre 1894. Elle sert également d'école sur semaine pour les enfants de la mission. Charles Proulx demeure en poste jusqu'en 1896.

Une première chapelle-presbytère

En septembre 1896, c'est au tour de l'abbé Augustin Desjardins d'être nommé curé de la mission. Jugeant la chapelle trop petite pour le nombre grandissant de ses paroissiens, il décide de faire construire une nouvelle chapelle-presbytère. Après une chaude lutte entre les colons installés de chaque côté de la rivière, Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa, tranche pour un terrain donné par Isidore Gauthier, du côté est de la rivière. Cinq ans plus tard, Augustin Desjardins termine sa cure à la mission du Rapide-de-l'Orignal.



Première chapelle-presbytère bâtie en 1896

Une première église au Rapide-de-l'Orignal

Le 4 octobre 1901, arrive dans la paroisse Notre-Dame-de-Fourvière, le curé Joseph Alphonse Génier qui y demeurera jusqu'en 1913. Son arrivée est un atout majeur dans le développement de la paroisse. En 1901, il fait construire un cimetière et, en 1903, une première église, sur un lot donné à la Fabrique par Dosithée Legault. Elle sera inaugurée le 10 septembre 1903.



Église bâtie en 1903

Un nouveau diocèse

Au XIX^e siècle, l'évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, demande au Vatican de diviser son diocèse et d'en créer un nouveau qui aurait le village de Bytown (aujourd'hui Ottawa), comme siège épiscopal. Ce nouveau diocèse de sera créé le 25 juin 1847.

Peu après son arrivée, le curé Joseph-Alphonse Génier décide de reprendre à son compte un projet que le Curé Labelle caressait, d'abord pour Saint-Jérôme, puis pour Nominique : un diocèse dans les cantons du nord. Il présente à Mgr Charles-Hugues Gauthier, évêque d'Ottawa, le 11 février 1912, le plan détaillé d'un diocèse avec Mont-Laurier comme siège épiscopal. Le projet devient réalité le 21 avril 1913 quand le pape Pie X signe le décret pontifical qui subdivise l'archidiocèse d'Ottawa et érige à perpétuité le diocèse de Mont-Laurier.

Construction de l'évêché

Qui dit diocèse, dit évêché. Le curé Joseph-Alphonse Génier, nommé procureur diocésain par le nouvel évêque, François-Xavier Brunet, lance un appel à ses généreux paroissiens et en une semaine, il amasse 8 200 \$ qui lui permettent de lancer la construction d'un évêché, confiée à l'entrepreneur Samuel Ouellette. Le 28 octobre 1914, jour de son premier anniversaire d'épiscopat, Mgr Brunet procède à la bénédiction de son nouvel évêché.

La construction de la Cathédrale

Puis, le nouvel évêque annonce son intention de faire construire une cathédrale pour remplacer l'église de bois construite en 1903. Confiés à nouveau à Samuel Ouellette, selon les plans des architectes Viau et Venne de Montréal, les travaux de construction débutent en avril 1918 et se prolongent sur plus d'une année. Le 23 février 1919, la première messe y est célébrée même si le temple n'est pas complètement achevé. Le 1^{er} octobre de cette même année, jour du 25^e anniversaire de la fondation de la paroisse, Mgr

Brunet procède à la bénédiction de la nouvelle cathédrale, un magnifique bâtiment de style gothique.



Construite avec des pierres d'une carrière de granit gris (sur le site actuel de l'église Cœur-Immaculé-de-Marie), son intérieur est fini en plâtre. La nef à colonnades longe les longs pans et forme des arcades à ogives; les pans sont percés de fenêtres à vitraux.



L'intérieur de style gothique

Les transepts contiennent autels et confessionnaires avec rosace en verre coloré. Le sanctuaire comprend le trône de l'évêque, des stalles, des banquettes et trois autels. Il est disposé en bas chœur près de la balustrade de communion qui fait toute la largeur de la nef et des transepts.

Le 11 septembre 1922, Joseph-Eugène Limoges succède à Mgr Brunet comme évêque du diocèse de Mont-Laurier. En avril 1924, il amorce une cure d'embellissement de la cathédrale. On la pourvoit alors d'un magnifique ameublement en chêne rouge sculpté : autel, crédences, balustrades, support du cierge pascal, trône de l'évêque, stalles, chaire, tables de communion, confessionnaires, bancs, encadrement du chemin de croix, chaire et son escalier en spirale.



L'année suivante, Mgr Limoges dote la cathédrale de neuf statues en marbre blanc adossées au retable : celles de Notre-Dame-de-Fourvière, Saint-Jean-Baptiste, Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, Saint-François- Xavier, Saint-Joseph, Saint-Paul, Saint-Pierre, le Christ-Roi et le curé d'Ars.

Enfin, dernier grand projet de Mgr Limoges pour la cathédrale : l'achat et la pose, de 1954 à 1958, d'un ensemble de superbes vitraux créés par la célèbre maison Antoine Bessac et Fils de Grenoble, France. Du côté nord de l'église, baignés d'une teinte bleue, les vitraux représentent les mystères de Marie; du côté opposé, dans une domination du rouge, une illustration des mystères du Seigneur. Dans le baptistère, le thème de l'eau retient l'attention tandis que la montée du jubé est consacrée aux symboles de musique.



Fondation de la paroisse Cœur-Immaculé-de-Marie

La paroisse cathédrale Notre-Dame-de-Fourvière devenue très peuplée, Mgr Limoges annonce la création d'une deuxième paroisse à Mont-Laurier et la nomme Cœur-Immaculé-de-Marie. Le décret de sa création canonique est daté du 4 juillet 1952. Située sur le versant nord du ruisseau Villemaire, l'église est bénite le 12 septembre 1955 par Mgr Limoges. Ernest Léonard est le premier curé. Une partie du bâtiment est détruite par un incendie le 13 janvier 1965, rebâtie, elle sera bénite le 4 juin 1967.



La première église Cœur-Immaculé-de-Marie



L'intérieur de l'église Cœur-Immaculé-de-Marie en 2002 lors de la marche du pardon.

Nomination de nouveaux évêques

Succèdent à Mgr Joseph-Eugène Limoges, qui demeurera à la tête du diocèse de Mont-Laurier pendant 42 ans, Mgr André Ouellette, de 1956 à 1978, Mgr Jean Gratton de 1978 à 2001. Depuis, Mgr Vital Massé est l'évêque en poste.

Un drame survient !

Le lundi 1^{er} février 1982, les citoyens de Mont-Laurier vivent un drame émouvant : la cathédrale est la proie d'un violent incendie. En quelques heures, le plus important trésor patrimonial du diocèse, l'orgueil de la ville épiscopale, disparaît en cendres. D'une rare violence, l'incendie menace aussi la résidence épiscopale mais les pompiers volontaires parviennent à contenir le sinistre.

En avril 1984, les travaux de reconstruction de la nouvelle cathédrale débutent et l'ancienne façade est en partie restaurée pour conserver la mémoire de l'ancien temple. Le vingt-huit octobre 1984, les paroissiens de Notre-Dame-de-Fourvière assistent à une première messe dans leur nouvelle cathédrale, très sobre, selon la volonté même de l'évêque de diocèse.



Sports, loisirs et culture à Mont-Laurier

Par Suzanne Guénette

Le théâtre est depuis de nombreuses années un divertissement apprécié des Lauriermontois et Lauriermontoises. Les premières œuvres de théâtre furent présentées à la salle paroissiale Génier et au Séminaire Saint-Joseph. Lorsque les premières vues animées sont présentées au Rapide-de-l'Original, le 4 avril 1910, c'est tout un événement ! La première représentation d'un film muet a lieu dans le magasin d'Ephrem Sabourin, situé sur la rue du Portage. Puis en 1935, le village possède enfin sa véritable salle de cinéma : le Théâtre Laurier.



La salle paroissiale Génier

Construite en 1909 sur la rue Carillon, elle devient rapidement un lieu de rassemblement où sont présentées des conférences, des tombolas, des pièces de théâtre. Le sous-sol abrite une salle de quilles.



Léopold Florant présente dans sa nouvelle salle de cinéma, le 25 décembre 1936, sa première séance de cinéma muet. Plus de 200 personnes y assistent. Le 31 juillet 1937, a lieu la projection d'un film sonore. Devenu le cinéma Laurier, il est toujours en activité.



Le clergé règne en maître sur Mont-Laurier, devenue en 1913 siège épiscopal. Pour qu'elles soient agréées, les pièces de théâtre ont souvent pour thème la religion.



Omer Bélanger ouvrira en 1948, le Théâtre Laurentien sur la rue Chasles (aujourd'hui on y retrouve le restaurant Aux Grills). Il fermera ses portes vers 1984-1985.



Le Cinéma Laurier, en 2010

La musique occupe aussi une grande place au début du siècle. Alphée Boisvert réunit en 1915 les meilleurs musiciens du village et forme la première fanfare de Mont-Laurier.



N'avait-elle pas fière allure ?

1^{ère} rangée : Alphée Boisvert, Roland Villeneuve, Edmond Jérôme, Zéphir Dorion, Hormisdas Gaumont, Joseph Leblond, Bruno Yale. 2^e rangée : André Grant, Émile Gagnon, Irénée Cadieux, Abondius Juteau, Rodolphe Miller, Zotique Gagné, M. Vanier. 3^e rangée : Georges Paquette, Eugène Dupras, Flavien Blouin, Louis Massicotte, Curé Joseph-Alphonse Génier, Honorius Bélanger, Eugène Chatrand, ?, Aurèle Larose.

Les hommes privilégiant les activités plus physiques forment, pour se divertir, une équipe de hockey.



Équipe de hockey des années 1920

1^{ère} rangée : Jean Campbell, Sam Bisson, Achille Ouellette. 2^e rangée : Henri Chartrand, Arthur Ouellette, ?, Raoul Saint-Louis, Louis Godard, Alphonse Couture, ? Campbell. 3^e rangée : ?, Hormisdas Portelance, ?, Hormisdas Saint-Louis, Arthur Duval, Josaphat Rouleau.

1956 est une année importante pour le sport à Mont-Laurier. Deux nouvelles activités sont offertes aux amateurs de défis et de plein air.



La classique de canot de la Lièvre

Ainsi est créée officiellement la Classique de canot de la Lièvre qui devient rapidement un événement sportif d'envergure réunissant les meilleurs canotiers du Québec, du Canada et des États-Unis.

Le Club des Raquetteurs de Mont-Laurier est créé la même année sous la présidence de Paul-Émile Lesage. L'organisme offre à ses membres des activités sportives, récréatives et sociales. L'activité de prédilection est la randonnée en raquettes. Le club cesse ses activités vers 1979, faute d'adeptes, la motoneige ayant plus de popularité.



Le club des raquetteurs L'Original



Les enfants ne sont pas en reste. Ils disposent pour développer leur culture et leur sens artistique de la petite fanfare de l'Académie du Sacré-Cœur formée à la fin des années 1920 par l'abbé Sicotte. Quelques années plus tard, l'abbé Louis-Philippe Fortin prend en charge la petite Maîtrise. Revêtu de soutanes violettes avec camails et rochets, l'ensemble vocal s'exécute dans diverses cérémonies religieuses.

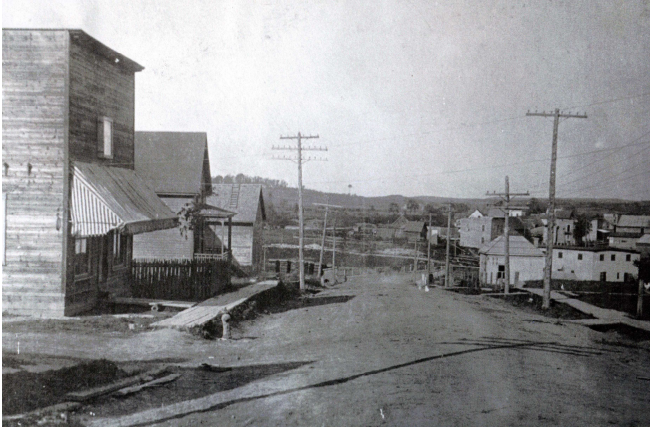


Les membres d'une fanfare avec Mgr Joseph-Eugène Limoges

L'évolution du village

Par Gilles Deschatelets

Rue de la Madone



Rue de la Madone vers le ruisseau Villemaire.
À gauche, le premier local de la cordonnerie
de Léopold Florant – avec l'auvent. Vers 1920.



Le même point de vue aujourd'hui.



Rue de la Madone vers 1915. À gauche : le magasin général
de Jean-Baptiste Forget; à droite : l'hôtel de Zotique
Raymond (le bâtiment à trois étages) incendié en 1920.
Le Château Laurier sera construit sur ce site.



Rue de la Madone dans les années 1930.
À droite, le Château Laurier.



Rue de la Madone, côté est.
Le bureau de poste et magasin général de Wilfrid
Touchette, la pharmacie et la résidence de Toussaint
Lachapelle et l'édifice Maclaren.



La rue de la Madone aujourd'hui.



En 2010, la Librairie Jaclo remplace le
magasin général et l'Édifice Lachapelle est
toujours consacré à la santé.

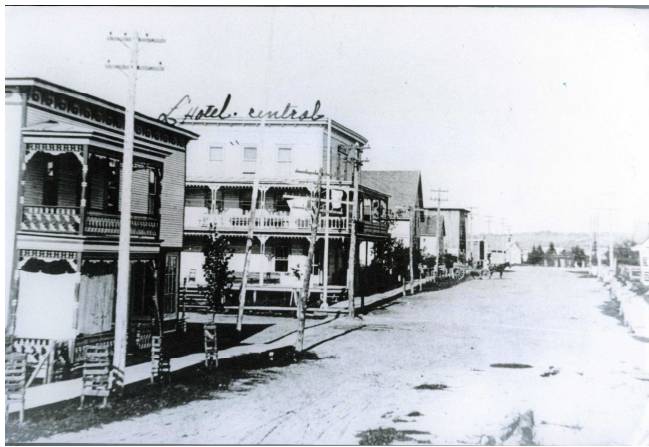
Le quartier du Rapide



Vue panoramique du Rapide-de-l'Original vers 1905.
À gauche : la maison Alix-Bail, le magasin d'Éphrem Sabourin et l'hôtel Central.



À droite : Vue panoramique du quartier du rapide dans les années 1940.
À l'avant-plan, le pont Reid et, plus loin, le pont Perrault.



La rue du Portage vers 1910.
Au premier plan : le magasin d'Éphrem Sabourin puis l'hôtel Central, propriété de Gustave Sabourin.



Rue du Portage aujourd'hui.
Les deux bâtiments sont les mêmes, mais «rénovés».

Petite histoire des Sabourin

Par Louis-Michel Noël

Elie Sabourin naît le 24 août 1836 à Montebello. Il épouse en 1865, en secondes noces, Mathilda Marcotte à Saint-André-Avellin. Les trois enfants du premier mariage se marieront dans cette paroisse. Les colons qui arrivent au Rapide de L'Original s'établissent sur les rives de la Lièvre. En 1887, Elie Sabourin, avec son beau-frère Augustin Marcotte, choisit plutôt de s'installer en direction du Lac Brochet en passant derrière les lots de Charles Bock. Le couple a alors quatre enfants : Arthur, l'aîné, a 20 ans, les autres, Gustave, Ephrem et Clara, sont adolescents.

Les Sabourin ne sont pas vraiment des gens de la terre. Aussi, au fur et à mesure que les enfants grandissent, ils choisissent de venir s'établir au village et d'exercer leur talent pour les affaires.

Arthur épouse en 1901, au Rapide de l'Original, Ida Chalifoux (veuve d'Hector Brunet). Il a déjà 35 ans. Clara joint sa destinée à Aldéric Bélec en 1903, Ephrem épouse, la même année, Rosalie Lafontaine (François & Marie Desrosiers), Gustave choisit en 1898 de partager sa vie avec Joséphine Forget (Joseph & Délima Sauvé).

Une vie consacrée à l'industrie hôtelière

Il est impossible de parler de la famille Sabourin sans parler du développement de l'industrie hôtelière et du tourisme dans la région. Dès 1900, Gustave construit l'Hôtel Central, à l'angle des rues du Portage et du Pont. La grande auberge devient vite populaire et est fréquentée à l'automne et au printemps par les forestiers en transit qui y font halte en se rendant ou en revenant des chantiers. Pour s'approvisionner en boissons, il faut se rendre à Sainte-Agathe par le chemin Chapleau.

De l'autre côté de la rue, son frère Ephrem avait ouvert en 1898 un magasin général où on pouvait s'offrir une bière d'épinette qu'il embouteillait lui-même dans son arrière-boutique. Il y faisait aussi office de tailleur. Ce magasin avait la particularité d'offrir des séances de cinéma muet dans la petite salle attenante au magasin. Pour cela, Ephrem devait payer une taxe de 40 \$ par année.

Persuadé que le train poursuivra sa route, après 1909, jusqu'à Ferme-Neuve, Gustave vend son hôtel à son frère Ephrem et va y en construire un hôtel. Il offre le transport de la gare à l'hôtel et son fils Henri sert de cocher. Mais le train ne vint jamais à Ferme-Neuve et, comble de malheur, l'hôtel Sabourin est détruit par un incendie en 1920. La même année, l'hôtel Raymond de Mont-Laurier est aussi la proie des flammes. Gustave en profite pour acheter le terrain de Raymond à l'angle des rues de la Madone et du Pont pour y construire le Château Laurier.



Le Château Laurier

Le Château Laurier, dont la table gastronomique sera renommée pour être une des meilleures au nord de Montréal, sera longtemps au centre de la vie du village. Il offre des salles pour les représentants de commerce qui exposent leurs marchandises. Les juges et les avocats y logent lors de leur passage à Mont-Laurier.

Lorsque Henri, son fils, prend la relève en devenant d'abord le gérant du Château puis le propriétaire, l'hôtel connaîtra deux agrandissements successifs qui permettront d'offrir au public, en 1952, 75 chambres. La salle de spectacle présente des grands noms de la colonie artistique québécoise : Michel Louvain, Michèle Richard, les Jérolas et Guilda.

Jean-Guy Sabourin, fils d'Henri, qui deviendra à son tour le patron du Château, raconte qu'Oscar Peterson est venu y passer un mois à deux reprises pour répéter un nouveau spectacle. Il se mettait, paraît-il, au piano vers 11 heures le matin, après déjeuner, et jouait durant de longues heures. Les gens venaient s'asseoir pour l'écouter.

Le Château, comme disaient les gens, a aussi été le refuge de nombreux sportifs. Ainsi les joueurs du club de hockey Le Canadien qui venaient jouer à l'occasion à Mont-Laurier, y demeuraient. Maurice Richard fut longtemps un habitué de l'hôtel; il y venait pour se détendre, aller à la chasse et rencontrer des amis.

Entre 1939 et 1975, le Château Laurier fut un arrêt d'autobus de diverses compagnies : Victoria Bus, Autobus de la Lièvre et Autobus Voyageur.

En 1976, Jean-Guy Sabourin vend l'hôtel à Roddy Whear. Il connaîtra alors un triste destin. Un soir d'orage, la foudre endommage un transformateur d'Hydro-Québec fixé à l'édifice. De l'huile s'en écoule et prend feu. Le Château Laurier est complètement détruit par les flammes. Un grand émoi pour les habitants de Mont-Laurier car un des symboles les plus importants de son développement disparaît en fumée.

Le Red Pines

En 1929, avec ses fils Henri et Paul, Gustave construit le Red Pines (Manoir des Pins Rouges) sur les rives du Lac-des-Écorces juste en face de la ferme de M. Escobar. C'est une pourvoirie d'une quarantaine de chambres, une grande salle à manger et une salle de danse. Il y a aussi cinq chalets à côté de la maison principale, un court de tennis et des dépendances. Henri Sabourin, puis son frère Paul et, enfin, Hervé Blouin, le mari de Lucienne Sabourin, vont diriger à tour de rôle la pourvoirie. L'établissement est ouvert l'été seulement.



Le Red Pines sur le bord du Lac-des-Écorces

En plus de recevoir l'élite canadienne-française de l'époque, le Red Pines reçoit les riches touristes américains arrivés dans les premiers hydravions à venir dans la région. À sa fermeture, il sera vendu aux Jésuites et aux Sœurs de Sainte-Croix qui en feront leur résidence d'été jusqu'à ce qu'un incendie rase l'édifice.

Éphrem Sabourin, un homme impliqué

Éphrem, en plus de son métier de marchand, s'implique dans la vie communautaire. Il sera longtemps secrétaire municipal de Robertson et Pope, président de l'assemblée des électeurs du Rapide-de-l'Original en 1913, second maire de la municipalité de Rapide-de-l'Original en 1914. Les réunions du conseil municipal se tiennent alors dans sa petite salle de cinéma. En 1915, il devient conseiller municipal de la nouvelle municipalité fusionnée de Mont-Laurier, mais démissionne rapidement, avec un autre conseiller, Flavien Blouin, pour protester contre la prohibition. La même année, il est élu à la commission scolaire où il siègera plusieurs années. Il décèdera en 1944.

Plusieurs membres de la famille Sabourin ont suivi les traces des ancêtres et se sont impliqués dans la vie de la communauté. Plusieurs ont siégé à l'Hôtel de Ville à titre de conseillers municipaux. Encore aujourd'hui, en 2010, Madame Lise Sabourin Saint-Louis est une représentante active de la population au conseil municipal. Jean-Guy Sabourin, comme son grand-oncle Éphrem, prit une part très active à la commission scolaire.

Mont-Laurier Aviation

Henri Sabourin fut parmi les fondateurs de Mont-Laurier Aviation qui opéra pendant au moins 8 ans – avec onze avions – avant d'être acheté par Nordair. Il y avait aussi une école de pilotage dirigée par Roger Bélanger.

Une relève assurée

Paul Sabourin, frère d'Henri, fut le distributeur de la bière Dow dans la région de Mont-Laurier tout en étant impliqué dans la vie du Red Pines. Son petit-fils, Jonathan, assure la relève de la famille comme maître d'oeuvre de la microbrasserie de La Lièvre, dont les produits ont obtenu de nombreux prix d'excellence à travers le monde.

Généalogie de Élie Sabourin

- Jean Sabourin** **Étiennette Joineaux**
Montalembert, évêché de Poitiers, Poitou, France
- Jean Sabourin** **Mathurine Regnaut**
1666, La Rochelle, Aunis, France
- Pierre Sabourin** **Françoise Madeleine Perrier**
(Jean-Baptiste & Marie Gaillard)
24 mai 1688, Montréal
- Pierre Sabourin** **Barbe Charlotte Séguin**
(Jacques & Marie Badel)
23 novembre 1716, Montréal
- Jean-Baptiste Sabourin** **Anastasie Raizenne**
(Ignace & Elizabeth Steben)
13 février 1745, Simonet
- Paul Sabourin** **Josèphe Séguin**
(Jean-Baptiste & Marie-Josephite Madeleine)
2 avril 1772, Vautier
- Jean Baptiste Théodore Sabourin** **Eugénie Robillard**
(Jean-Baptiste & Marie-Anne Sauvé)
16 août 1792, Vaudreuil
- Basile Sabourin** **Scholastique Charron**
(Joseph & Marie-Rose Valiquet)
14 octobre 1826, Montebello
- Élie Sabourin** **Mathilda Marcotte**
(Martin & Émilie Racicot)
7 septembre 1865, Saint-André Avellin

La Chronique de l'archiviste

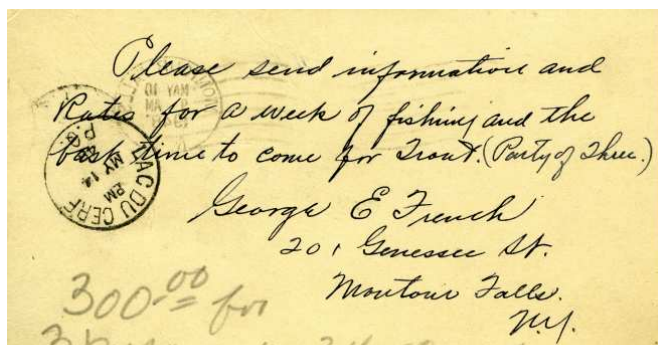
par David Saint-Germain

Retour sur la valeur de témoignage

Bien que j'en aie parlé lors de la chronique précédente, je vais effectuer un retour sur la valeur de témoignage car il s'agit d'un critère très important et parfois difficile à cerner. Trop souvent, des documents fort importants se retrouvent au dépôt car une personne les a jugés comme étant des « déchets » et donc « inutiles ».

La valeur de témoignage, c'est la capacité que possède un document ou un objet de fournir des informations sur son créateur ou sur son environnement. Néanmoins, cette définition peut être abstraite. Regardons un exemple. Le fonds de la Pourvoirie Rosario Wester du Lac-du-Cerf contient des lettres datant des années 1940 dans lesquelles des clients demandent de l'information sur les prix et sur les disponibilités de la pourvoirie pour des vacances. À partir de ces documents on peut établir les coûts et le type de tourisme de cette époque. Mais il y a aussi un autre détail intéressant : toutes les réservations sont faites en anglais et proviennent majoritairement des États-Unis. Cette information nous montre une réalité de cette époque : les conditions socio-économiques favorables des anglophones par rapport à celles des francophones.

Cette information semble minuscule en soi mais lorsqu'elle est jumelée à d'autres informations similaires, elle permet de mieux comprendre l'époque et sa société. C'est un peu comme un casse-tête dont chaque pièce assemblée permet de reconstituer l'image d'ensemble. Plus on a de pièces disponibles, plus on est capable de recréer une image fidèle de l'époque.



Demande d'informations reçue par la Pourvoirie Rosario Wester à Lac-du-Cerf

Donc, en regardant vos vieux documents, posez-vous les questions suivantes :

- En quoi ces pièces renseignent-elles sur son créateur et sur ses activités?
- En quoi ces pièces renseignent-elles sur son époque et son contexte de création?
- En quoi ces pièces renseignent-elles sur la société locale du moment?

Si vous pouvez trouver des réponses à ces questions, il est fort probable que ces documents ont une valeur de témoignage.

Bien que je prêche pour ma paroisse (j'ose espérer que vous avez un intérêt pour l'Histoire puisque vous lisez une publication sur l'histoire après tout!), je vous encourage à en parler à vos proches, à vos amis, à vos voisins et collègues de travail, bref à toute personne qui ne serait pas sensibilisée à la cause de la conservation de l'histoire de notre région. Puis ensuite, venez nous rencontrer !



La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides fête son 35^e anniversaire !

- ◇ La première réunion de personnes intéressées par la conservation et la diffusion du patrimoine historique de la région a lieu le 18 juin 1975 au sous-sol de la Caisse populaire de Mont-Laurier. Invitée à prendre la parole lors de cette réunion, Madame Éliane Desjardins, conseillère et présidente de la Commission culturelle de la Ville de Mont-Laurier, manifeste son intérêt et devient le trait d'union entre la future Société historique et le Conseil municipal. Les personnes présentes procèdent à l'élection d'un conseil d'administration provisoire composé de 9 membres : Cécile Reid Brisebois (présidente), Luc Coursol (1^{er} vice-président), Jean-Jacques Matte (2^e vice-président), Marcel Bouchard (secrétaire), Rachel Coursol (trésorière), Gilbert Legault (publiciste) et Rolland Desjardins (directeur). Les démarches sont immédiatement entreprises pour l'incorporation de la Société et l'obtention de lettres patentes et d'une charte émise en mars 1976. Les premières activités de la Société sont la cueillette de photos et la tenue d'expositions.
- ◇ La Société dévoile son nouveau logo à la Fête du Village marquant le 75^e anniversaire de Ferme-Neuve. Le logo est l'œuvre du sculpteur Roger Langevin.



1976 -1984

- ◇ Soucieuse de voir le patrimoine de la région être sauvegardé, la Société s'intéresse à la Vieille Meule et voit à son entretien puis à sa réfection. Erigé en 1945 près du pont Reid, le monument de la Vieille Meule est l'œuvre de l'abbé Pierre Neveu, curé de la cathédrale de 1925 à 1945. La meule reposait dans le lit de la rivière, dernier vestige du moulin à scie bâti par Joseph Brière auquel on ajouta en 1896 deux meules pour écraser le grain d'avoine et de sarrasin pour en faire de la farine. Une plaque apposée dans une pierre rappelle les noms des pionniers.



- ◇ En plus de la conservation, la Société s'est donné comme mandat la reconnaissance et la diffusion de notre patrimoine. En 1981, elle s'implique dans la demande du classement de la Maison Alix, première maison du Rapide de L'Original, comme monument historique. Celle-ci se verra décerner cette reconnaissance par le Ministère des affaires culturelles en 1984.



Dévoilement d'une plaque lors du centenaire de Mont-Laurier, en 1985.

1985-1989

- ◇ Un deuxième logo créé aussi par le sculpteur Roger Langevin est dévoilé lors du centenaire de Mont-Laurier.
- ◇ En février 1986, la Société quitte les locaux qu'elle occupait depuis sa fondation au 354 rue Cartier. Une demande officielle est faite à la Ville de Mont-Laurier pour un local sécuritaire pour conserver les documents et les archives.



Suzelle Pearson, présidente
et Roger Langevin



Quelques mois plus tard, elle installe son dépôt d'archives au 614, rue de la Madone, local partagé avec le Centre d'exposition. L'inauguration des nouveaux locaux se fait le 1^{er} mai 1986. La Ville de Mont-Laurier accorde alors une subvention pour défrayer les frais de location. En 1989, la Société déménage une seconde fois dans des locaux à la Maison de la Culture nouvellement construite.

1990

- ◇ Le dévoilement d'une plaque commémorative de la Maison Alix, reconnaissance officielle de ce monument historique, a lieu le 9 novembre, à la grande satisfaction de tous les intervenants. C'est l'aboutissement de nombreuses démarches et années de persévérance.



1995

- ◇ En 1995, a lieu la célébration du 20^e anniversaire de fondation de la Société. Madame Lucille Régimbald, présidente, écrivait dans le bulletin de mai 1995:

« Durant ces 20 années, votre société a grandi sagement, un peu discrète ? Peut-être... Notre travail s'est fait avec le souvenir de nos ancêtres vers un présent et un futur pour les générations qui suivent. Votre Société est toujours en bonne santé et nous désirons qu'elle le demeure. À cette fin, membres et amis(es) votre collaboration est très précieuse. ... »



Mesdames Suzelle Pearson
et Cécile Reid Brisebois

- ◇ La même année commence un long parcours pour la création d'un premier centre d'archives privées agréé dans les Laurentides. La Société participe à de nombreuses rencontres avec le Conseil de la Culture des Laurentides et les Archives nationales du Québec dans le but d'établir un centre d'archives dans la région.
- ◇ La Société présente, toujours en 1995, la « Traversée du Chemin Chapleau », pour souligner le 110^e anniversaire de la venue des pionniers par cette route. Un autobus est nolisé et une vingtaine de descendants des premiers colons et de personnes intéressées par l'histoire y participent, grâce à l'animation de Madame Denise Florant Dufresne, réalisatrice du projet. Cette excursion sera le premier circuit du chemin Chapleau qui sera développé par la suite et qui se déroule toujours, chaque année. Madame Shirley Duffy assure la relève.



Mesdames Shirley Duffy et Denise Florant Dufresne

2001-2002

- ◇ En 2001, la Société crée le prix Alfred-Gamelin, du nom du premier architecte à venir s'établir à Mont-Laurier, pour hommage aux personnes dédiées à la conservation du patrimoine bâti. L'année suivante suit la création du prix Méritas (devenu en 2010 le prix Francine-Ouellette), pour souligner une implication exceptionnelle dans la diffusion de l'histoire de notre région. Les prix sont remis lors de l'assemblée générale annuelle.



Groupe de gagnants du prix Méritas des municipalités de Lac-Saint-Paul, Mont-Saint-Michel, Chute-Saint-Philippe et Sainte-Anne-du-Lac. (2006)

2005

- ◇ En 2005, Madame Denise Florant Dufresne se voit remettre le grand prix Honorius-Provost qui est accordé par la Fédération des sociétés d'histoire du Québec à un(e) bénévole en reconnaissance de son implication dans les domaines de l'histoire, de la généalogie et du patrimoine, au sein des sociétés d'histoire de la province.

Les membres du conseil d'administration avaient décidé de présenter la candidature de Madame Dufresne – à son insu – pour souligner ses 30 ans de bénévolat consacré à l'histoire et au patrimoine de notre région.



Madame Denise Florant Dufresne entourée des membres de l'équipe de la Société et d'invités.

2007

Le 12 juin 2007, lors de leur participation aux Grands Prix de la Culture des Laurentides, volet Patrimoine, les membres de la Société Historique ont vécu un moment de bonheur quand la Société s'est vue octroyé le Prix Reconnaissance Desjardins pour sa contribution à la préservation du patrimoine par la création de son prix annuel Alfred-Gamelin. Le prix était assorti d'une bourse de 1 000\$.



De gauche à droite : Gisèle Lamarre Lapointe, Suzanne Guénette, Denise Florant Dufresne, Marguerite Leblanc Lauzon



Madame Denise F. Dufresne et Madame Lise Bissonnette, présidente et directrice générale de la BAnQ

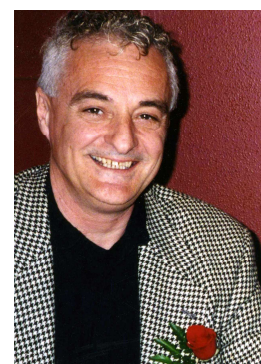
Le 15 juin 2007, présentation officielle du certificat d'agrément du Service d'archives privées par Madame Lise Bissonnette, présidente-directrice générale de BAnQ. La Société obtenait ainsi le premier service d'archives privées agréé entre Montréal et l'Abitibi après de longues années d'efforts.

2008

En mai 2008, pour bien marquer sa mission de conserver et diffuser l'histoire et le patrimoine de toute la région, la Société historique de la région de Mont-Laurier change son nom pour la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides.

2009

En 2009, la Société crée un précédent ! M. Gilles Deschatelets est élu à la présidence de la Société succédant à une liste fort impressionnante de femmes dévouées à la culture. Possédant une formation et une expérience en journalisme, sa plume colorée ravit plus d'un lecteur de *La Laurentie* dont il est le rédacteur en chef.



Gilles Deschatelets

Perspectives d'avenir

Afin de répondre aux besoins pressants d'espace, la Société d'histoire et de généalogie espère pouvoir se relocaliser dans des locaux plus spacieux et mieux adaptés aux normes et aux exigences pour le traitement, la conservation et la diffusion de l'histoire des Hautes-Laurentides.

Mots croisés

par Louis-Michel Noël

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2								■				
3			■							■		
4						■		■				
5				■			■					
6				■						■		
7				■							■	
8		■								■		
9			■							■		
10				■	■						■	
11	■					■	■					
12												■

HORIZONTALEMENT

1. Le curé Labelle en fut sous-ministre. **2.** Vieux prénom. Prénom féminin. **3.** Phonétiquement sucer. Étires. Anno Domine. **4.** Abattre. Tout enfant devrait l'être. **5.** Époque. Éminence. Apercevro. **6.** Déclara. Envie. Reçu. **7.** Partie du métier à tisser. Bêtise. **8.** En bordure. Interjection. **9.** Pas ici. Prénom d'un propriétaire du Château Laurier. Lettre grecque. **10.** Ville africaine. Mise. **11.** Triste. Endommagée. **12.** Vieux journal imprimé à Nomingue.

VERTICALEMENT

1. En 1913 l'église paroissiale en devint une. **2.** En a tenté plusieurs. Premier homme. **3.** Diapason. Pet odorant. Pote. **4.** Enlevée. Etat américain qui attira beaucoup de Canadiens-Français. Edouard. **5.** Avant la rue de la Madone. Petit cours d'eau. **6.** Entourée d'eau. Dirigeant. **7.** ... de la direction. Construction pour cultiver. **8.** Pur. **9.** On y met du foin. Roi d'Alfred Jarry. **10.** À la mode. Argon. Filtre corporel. **11.** On en fait une huile. Surprise. **12.** Nom et prénom du fils de Théodore Nadeau et Mary-Ann Mackanabé qui se maria à Notre-Dame de Pontmain.

SOLUTION DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	A	M	A	N	D	A	A	U	D	E	T	■
2	■	E	N	L	U	M	I	N	U	R	E	S
3	L	A	I	■	■	P	L	E	B	E	S	■
4	O	T	E	E	S	U	■	S	R	I	■	M
5	C	■	R	P	■	T	U	■	E	N	T	A
6	O	B	E	I	R	A	■	B	U	T	O	R
7	M	O	S	■	I	N	O	U	I	E	■	I
8	O	U	■	R	E	T	A	B	L	E	■	A
9	T	C	A	■	N	■	I	O	■	S	O	N
10	I	H	■	E	S	P	E	N	E	■	I	I
11	V	E	R	G	E	R	■	■	S	O	N	T
12	E	R	■	O	U	E	L	L	E	T	T	E

Photo mystère



Photo provenant du Fonds des familles Alix, Chartrand, Ménard.

Probablement un groupe d'ouvriers embauchés pour la construction d'un immeuble à identifier.

Si vous reconnaissez un de ces hommes, appelez-nous au 819 623-1900

Encourageons nos commanditaires !



L'Essentielle
Aliments Naturels et Biologiques
www.essentielle-coop.qc.ca

532, de la Madone
Place Maclaren
Mont-Laurier (Québec)
J9L 1S5

☎ 819 623-5875

UNE ÉPICERIE SPÉCIALISÉE ÉCOLOGIQUE
POUR VOTRE SANTÉ ET POUR UN
ENVIRONNEMENT DE QUALITÉ

ORDINATEURS
www.belangerelectronique.com



• Réseaux
• Imprimantes
• Logiciels
• Accessoires

BÉLANGER ÉLECTRONIQUE INC
Sylvain Bélanger, prop.
533, rue Carillon
Mont-Laurier, Qc, J9L 1P8
Tél.: (819) 623-5005/5010
Télec.: 623-5006

STEVE GIGUÈRE
PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE

470, de la Madone
Mont-Laurier
(Québec) J9L 1S5
Tél.: (819) 623-2296
Fax: (819) 623-3839

Pharmacie Steve Giguère
Affiliée à




Services professionnels et confidentiels
COLUMBARIUM - CONSULTATIONS
PRE-ARRANGEMENTS

Rémi Blais, directeur de funérailles

680, rue de la Madone,
Mont-Laurier (Québec) J9L 1S9
Tél.: (819) 623-3751
Télec.: (819) 623-6576
Courriel: fun.oueltette@lino.com

Succ.: 456, 12e Avenue
Ferme-Neuve (Qc) J0W 1C0
Tél.: (819) 587-3169
Télec.: (819) 587-2084

CGA Daniel JOANNETTE CGA

530, rue du Pont
Mont-Laurier (Québec) J9L 2S1

Bureau: 819 623-5858
Résidence: 819 585-3351
Courriel: djoannette.cga@gestionmt.ca

Télécopieur:
819 623-5894

Membre du Groupe
Barbe & Robidoux.SAT

McKale, Barbe & Robidoux
ARPENTEURS - GÉOMÈTRES

Denis Robidoux
Arpenteur-géomètre

Mont-Tremblant (819) 425.2777 | Mont-Laurier (819) 623.5555

Meubles
Accessoires
Électroménagers

Accent

LES MEUBLES MONT-LAURIER
580, rue Hébert, Mont-Laurier (Québec) J9L 2X2
Tél.: (819) 623-1115 • Téléc.: (819) 623-2552

Buro PLUS

André-Jean Thibault
Michèle Thibault

LIBRAIRIE JACLO INC.

Tél.: (819) 623-5440
Télec.: (819) 623-7262
librairiejaclo@lino.com

500, De la Madone, Mont-Laurier QC, J9L 1S5

Remorquage 24h
7 jours semaine
léger / lourd

AUTOPRO

Garage Réjean Beaugregard Inc.

2597, chemin de la Lièvre Nord
Mont-Laurier (Québec)
J9L 3G3
Tél.: (819) 623-1766
Fax: (819) 623-1808
Sans frais: 1-888-799-1766

Réjean Beaugregard
Propriétaire



A. Bolduc, N. Cloutier, P. Sigouin
pharmaciens



Centre médical
300, de la Madone
Mont-Laurier (Québec)
J9L 1R7
Tél.: (819) 623-3311
Fax: (819) 623-1211

Édifice Lachapelle
508, de la Madone
Mont-Laurier (Québec)
J9L 1S5
Tél.: (819) 440-2011
Fax: (819) 440-2873

Papilles
Épicerie Fine



819 623-6069

448, Chasles, Mont-Laurier
(Québec) J9L 2V2

- ☞ Produits internationaux
- ☞ Produits régionaux
- ☞ Atelier culinaire
- ☞ Prêt à manger
- ☞ Café bistro

Heures d'ouverture
Mardi au vendredi de 10h à 19h
Samedi de 10h à 18h
Martine Bélanger, propriétaire

MATELAS
Laurentien

Tél.: (819) 440-4848
Télec.: (819) 440-4949
S. frais: (866) 246-2690

Paul Boucher
Propriétaire



792, rue de la Madone
Mont-Laurier (Qc)
J9L 1R9

TEMPUR
MATELAS À MÉMOIRE DE FORME

 **CyberInfo Plus**
Dany Legault
 Vente • Réparation • Réseautique
 189 8^e Rue, Ferme-Neuve, J0W 1C0 Tel: (819)587-3517
 Cell.: (819)440-9133
 Site Web : <http://cyberinfo-plus.com> , dany@cyberinfo-plus.com

La maison de la rive
 GITE

 415, DU PORTAGE MONT-LAURIER (QUÉBEC) J9L 2A1
 819 623-7063
Edith Wheat & Wilfrid Lacelle WWW.LAMAISONDELARIVE.COM

architecture
 ANDRÉ CHALIFOUX T.P.

 Conception de Plans exclusifs résidentiel et commercial
 2725 cote des Perdreaux Mont-Laurier
 Tél. : (819) 623-6536 Fax. : (819) 623-2725
 Membre de l'ordre des technocrates professionnels du Québec depuis 1991

GIANT TIGER  **TIGRE GÉANT**
 SERGE DUFOUR Propriétaire
 819 440 3032
 Téléc. : 819 440 3039
 Site web: www.tigregeant.com
 Marché Madone Limitée
 414 rue Du Pont Mont Laurier, Québec J9L 2R7

METRO
 Marché Doré & Fils inc.
 939, boul. A.-Paquette, suite 1
 Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1
 Téléphone : 819 623-6984
 Télécopieur : 819 623-6609
 Martine Robinette et Réjean Gironne propriétaires


Zoom Studio photo
 Nicolas Aubry
 Carole Ann Pilon photographes
 475 rue de la Madone Mont-Laurier
 819-203-0599
 -Studio
 -Événements
 -Cadres et albums etc.
www.nicolasaubry.com

MARCHE OMNI **TABACONISTE** 
Chez Pellerin
 VIANDE - FRUITS ET LÉGUMES
 VOTRE MARCHÉ
 409, rue Chasles, Mont-Laurier (Québec) J9L 2V1
 ☎ (819) 623-1623

PLAZA LAQUETTE
 DENIS LEDUC
 939, boul. A.-Paquette, bureau 35
 Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1
 Téléphone : (819) 623-5665
 Télécopieur : (819) 623-4234
 Courriel : leclair@tlb.sympatico.ca

Auto Parts Plus
 Pièces d'autos **Léon Grenier inc.**
 1260, boul. A.-Paquette, Mont-Laurier (Québec) J9L 1M7
 Tél. : 819.623.3740 | Téléc. : 819.623.3113
 Réjean Brault et Sylvain Piché - Propriétaires
leongrenier@tlb.sympatico.ca

 **Tim Hortons**
 TOUJOURS FRAS
 OUVERT 24 H
 7 JOURS
 576, BOUL. A.-PAQUETTE
 MONT-LAURIER (QUÉBEC) J9L 1L3
 GILBERT LANDRY et
 FRANCINE BIGRAS, propriétaires
 Téléphone: 819 623-6035
 Télécopieur: 819 623-6067


ASSEMBLÉE NATIONALE
 QUÉBEC
Sylvain Pagé
 Député de Labelle
 384, rue du Pont
 Mont-Laurier
 (819) 623-1277


Home Hardware
 Mont-Laurier
 939, boul. A.-Paquette local 34
 Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1
 Tél 819 623 1110
 Téléc 819 623 6165




Desjardins

Caisses populaires

Zone de la Lièvre




BLOC
QUEBÉCOIS

www.johannedeschamps.qc.ca

Johanne Deschamps
Députée de Laurentides-Labelle
Porte-parole à la Coopération internationale
Porte-parole adjointe aux affaires étrangères

476 rue du Pont, bureau 2, CP 57
Mont-Laurier, Qc, J0L 3G9
819 440 3091 - 1 866 440 3091

45 rue Saint-Antoine
Saint-Agathe-des-Monts, Qc, J8C 2C4
819 326 5098 - 1 866 881 5098



Municipalité de Ferme-Neuve